

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE
PARAISANT TOUS LES MOIS

SOMMAIRE

	Pages.
SINICHA PAOUNOVITCH... En Égypte	207
ÉTIENNE DRIOTON... La chanson des Quatre Vents	209
GASTON WIET... La Toscane et l'Unité italienne	219
BERNARD DES ESSARDS... L'entrée de la Toscane dans l'Unité italienne.	230
MAHMOUD TEYMOUR... Chagrin intime.....	244
GEORGES GORSE... Baudelaire et la modernité.....	256
JAMES ELROY FLECKER... Hassan (<i>suite</i>).....	271
CAPITAINE G... Un témoignage (<i>suite</i>).....	287
JEAN DUPERTUIS... Livres de guerre.....	303
NELLY VAUCHER ZANANIRI. Promenade proustienne	308



ÉGYPTE : 7 PIASTRES

LES DERNIÈRES ÉDITIONS FRANÇAISES

- J. B. TRÉCOURT. — Mémoires sur l'Égypte en 1791 (annotés par G. Wiet).
GRANDBOIS. — Les voyages de Marco Polo.
E. BOIS. — Le malheur de la France (Éditions Hachette).
G. WIET. — Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte. L'Anglais sans peine (Méthode Assimil).
DE CHAMBRUN. — De la Lorraine à Washington.
MAURICE COINDREAU. — La farce est jouée (25 ans de théâtre).
JEAN GÉRARD FLEURY. — L'Amérique du Sud.
YVES LE KERDEQ. — L'évasion d'un Saint-Cyrien.
JEAN RAY. — Le Japon, grande puissance.
Rév. Père AYROUT. — Mœurs et coutumes du Fellah.
Rév. Père COUTURIER. — Art et Catholicisme.
JACQUES MARITAIN. — Le crépuscule de la civilisation.
RENÉ BENJAMIN. — Le printemps tragique.
ZWEIG. — Brésil, Terre de l'avenir.
GEORGES BERNANOS. — Lettre aux Anglais.
HENRI PEYRE. — Le classicisme français.
F. MAURIAC. — La Pharisienne.
JOBIN. — Visages littéraires du Canada français.
GÉRARD DE CATALOGNE. — Notre Révolution (2 volumes).
SERGE FLEURY. — L'Impératrice Eugénie. Initiation à la Musique.
JULES ROMAINS. — Salsette découvre l'Amérique.
H. LAUGIER. — Médecines et médecins de l'avenir.
P. JOUGUET. — L'Athènes de Périclès et les destinées de la Grèce.
M. MAETERLINCK. — L'Autre Monde ou le cadran stellaire.
CHERADAME. — Défense de l'Amérique.
MORIZE. — Devoirs d'aujourd'hui et de demain.
KING. — Le Canada et la guerre.
ANDRÉ MAUROIS. — Mémoires.
TABOUIS. — Confidences diplomatiques.
MAX LAMBERT. — Les États-Unis.
LOUIS VERNEUIL. — Rideau à 9 heures (théâtre).
PELADEAU. — On disait en France.
J. & J. THARAUD. — Les contes de la Vierge.
PIERRE BENOIT. — Le désert de Gobi.
H. LEVY. — Péguy et les cahiers de la quinzaine.
A. PAPADOPOULO. — Un philosophe entre deux défaites. Nouveau petit Larousse illustré (édition 1942).
JEAN MERRIEN. — Marines.
ABBÉ DRIOTON. — Le théâtre égyptien.
ROGER VERCEL. — La clandestine.
HENRI ARDEL. — Pêcheuses d'âmes.
TAHA HUSSEIN. — Le Livre des jours (Souvenirs).
REVUE DES ÉTUDES FRANÇAISES.
REVUE DE BIOLOGIE.
VOICI LA FRANCE DE CE MOIS (revue littéraire mensuelle).

En vente chez : HACHETTE (AU PYPYRUS)

Fournisseur breveté de S. M. Le Roi

10, Rue Adly Pacha (ex-Maghraby) — Tél. 54682 — R. C. 96

VOTRE VOITURE

1939

DOIT POUVOIR DURER

1940

AUTANT QUE

1941

LA GUERRE

1942

**Employez
de préférence**

?



BRITISH WAR FUND

FOR

WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous défendent ont *DROIT* à un peu de bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous de nous aider à le leur procurer.

DONNER SANS COMPTE
les plus petites donations sont utiles

SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

—
PORT-SAÏD

un titre de
Noblesse
la cigarette
de luxe
GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

EN ÉGYPTÉ.

Aux héros des Montagnes yougoslaves

*Nous souffrons par chaque miette de pain
Que sans vous nous mangeons
Et par ce soleil brûlant
Comme en été ardent
Nous sommes tourmentés
Impuissants, nos regards s'abaissent vers la terre
Chaque fois que nous pensons à notre ciel gris
A cette neige qui, là-bas, sans pitié tourbillonne.*

*Nous sommes tristes rien qu'en regardant
Ces vergers d'orangers regorgeant
De fruits dorés, luxuriants
Et ces cannes à sucre pressées,
Quand nous savons que nos champs
Fertiles depuis si longtemps
Comme des tombeaux ouverts
Gisent incultes et déserts
Ou qu'ils sont moissonnés
Par des mains haïes d'étrangers.*

*Nous avons honte de regarder
Ces mains que nous pouvons laver
Et ce vêtement propre et net
Peines mortelles nous éprouvons*

*D'avoir de tout à profusion
 Sans pouvoir vous tendre une miette
 Et de n'être pas avec vous
 Sur la même voie douloureuse
 Pour qu'au moins nous partagions
 Votre destinée malheureuse.*

*Combien de fois clairement nous sentons,
 Jusque dans le sommeil la honte nous étreindre
 D'avoir cédé à ce sommeil de plomb
 Quand nous savons que vos nuits d'insomnie,
 De désespoir et de souci
 Minent vos forces peu à peu
 Et que votre jour le plus lumineux
 A notre nuit la plus obscure envie ses ténèbres.*

*Tout cela nous fait mal et nous souffrons
 Car nous avons de tout à profusion,
 De la liberté et du pain
 Sans pouvoir vous en tendre une miette,
 A vous qui auriez tant besoin
 D'un chaud soleil et d'un ciel serein
 D'un peu de liberté, d'une croute de pain.*

Traduit du Serbe.

Sinicha PAOUNOVITCH.

Alexandrie, le 1^{er} février 1942.

LA CHANSON DES QUATRE VENTS.

Les *Textes des Sarcophages* (1), dont les témoins s'échelonnent entre la IX^e dynastie et la XII^e, de 2250 à 1780 environ avant J.-C., ont déjà fourni, dans l'enquête sur le théâtre de l'ancienne Égypte, menée dans cette Revue même, un texte dramatique important, celui de *La naissance et l'apothéose d'Horus* (2).

Mais les livrets d'acteurs ne sont pas les seules œuvres littéraires qui aient été pillées dans l'antiquité par les faiseurs de grimoires magiques. L'édition la plus récente des *Textes des Sarcophages*, celle de De Buck, renferme, comme Formule 162 et sous le titre de *S'emparer des quatre vents du ciel* (3), une chanson qui n'avait rien à faire à l'origine, elle non plus, avec l'œuvre magique. On peut suivre, à travers la douzaine de recensions connues de ce texte, les progrès de son adaptation à la sorcellerie, qui aboutit en fin de compte à la rédaction passablement alourdie de la XII^e dynastie, retrouvée sur des cercueils en bois d'El-Bercheh. Un sarcophage de Gebeleïn, actuellement au Musée de Turin, porte par contre en

(1) Sur cette compilation religieuse de l'ancienne Égypte, cf. *La Revue du Caire*, n° 36, novembre 1941, p. 44.

(2) *La Revue du Caire*, *ibid.*, p. 45-59.

(3) De Buck, *The Egyptian Coffin Texts*, II, Chicago s. d., p. 389-405.

texte franc et dégagé, donnant manifestement la version primitive de cette jolie chanson :

*On m'a donné ces vents, disent ces jeunes filles.
Voici le vent du Nord, qui enveloppe la Mer Égée,
Qui étend ses bras jusqu'aux extrémités de l'Égypte,
Qui se couche après avoir amené le plaisir de son ami, chaque*
[jour (1)].

*C'est le vent de vie que le vent du Nord,
On me l'a donné et je vis de lui.*

*On m'a donné ces vents, disent ces jeunes filles.
Voici le vent de l'Est, qui ouvre les lucarnes du ciel (2),
Qui lâche les souffles de l'Orient,
Qui fait un bon chemin à Rê, quand celui-ci sort avec lui (3).*

Rê saisit ma main :
*Il me met dans sa campagne qui est au milieu des Souchets (4).
Je mange comme Apis, je me régale comme Seth (5).*

(1) Au plus fort de l'été le vent du Nord s'élève au coucher du soleil. Il souffle une partie de la nuit, apportant ainsi un délassement des chaleurs de la journée.

(2) Ces lucarnes *ptr.w*, ne sont autres que les $\text{הַשְּׁמַיִם הַרְבֵּעִים}$ des Hébreux : les ouvertures par lesquelles, au moment du Déluge, les eaux de l'Abîme s'étaient déversées sur la terre (*Genèse*, VII, 11 et VIII, 2). Elles ne sont mentionnées en Égypte que dans les plus anciens textes, ceux des Pyramides, § 468 a et 852 d.

(3) Le Soleil naviguait dans le ciel d'orient en occident : c'était donc le vent d'Est qui était pour lui le vent favorable.

(4) Littéralement : *qui est sur les Souchets*. Il s'agit là des Champs Élysées du ciel où, selon la théologie solaire, Rê possédait un domaine et un palais.

(5) Le bœuf Apis, à qui sa nature divine conférait le privilège d'agir sans contrainte, faisait preuve sans doute en général d'un excellent appétit. Quant à Seth, il était de son caractère grossier de manger sans retenue, de se bâfrer.

*C'est le vent de vie que le vent de l'Est,
On me l'a donné et je vis de lui.*

*On m'a donné ces vents, disent ces jeunes filles.
Voici le vent d'Ouest, frère de Ha (1), rejeton d'Iaou (2),
Qui vivait dans le ventre de l'Unique (3),
Avant que deux royaumes (4) ne se produisissent dans ce pays.*

*C'est le vent de vie que le vent d'Ouest,
On me l'a donné et je vis de lui.*

*On m'a donné ces vents, disent ces jeunes filles.
Voici le vent du Sud, qui souffle en nègre du Midi (5),
Qui amène l'eau qui fait germer la vie (6).*

*C'est le vent de vie que le vent du Sud,
On me l'a donné et je vis de lui.*

— *Salut à vous, ô ces quatre vents du ciel!
Dis-moi ton nom et le nom de celui qui te les a donnés,
Faites-moi connaître ton droit d'aînesse (?) (7).*

(1) Dieu libyen régnant sur le désert occidental.

(2) Dieu inconnu, appartenant sans doute au folklore. D'après l'oiseau qui sert de déterminatif à l'écriture de son nom, et le passage *Coffin Texts*, II, 223 e où il est mentionné à propos d'un envol, on se le figurerait comme un volatile, peut-être comme l'oiseau primitif qui avait pondu l'œuf du soleil.

(3) Sans doute Iaou, nommé dans le stique précédent. Ce mythe d'un vent de l'ouest *flatus ventris* du Créateur n'avait rien de choquant pour l'antiquité égyptienne.

(4) Littéralement : *deux possessions*. Il s'agit de la division de l'Égypte entre Horus et Seth. C'était une façon d'indiquer que le fait se passait au commencement du monde.

(5) Le vent chaud du Sud, le *khamsin*, est comparé à l'haleine grossière et brûlante d'un nègre des régions les moins civilisées.

(6) Le Nil en effet vient du Sud, et son inondation est précédée par une période de *khamsin*.

(7) *Smsy*, apparemment de même racine que *smsw*, « aîné ». Le passage 1780 b-c des *Textes des Pyramides* met le mot en parallèle avec *hw*, « autorité ».

— *Je me suis produit avant que les hommes ne naquissent,
Avant que les dieux ne se produisissent,*

*Avant que l'oiseau ne fût pris au piège,
Avant que le taureau ne fût pris au lasso,*

*Avant que les cuisses de Matret (1), la fille du Grand Dieu, ne
fussent étreintes (2),
Avant que le désir de l'Ancien, seigneur du ciel et seigneur de la
terre, ne fût satisfait(3).*

*Je les ai demandés au Maître des Vents :
C'est lui qui me les a donnés.*

— *Viens, accompagne-moi !
Je te ferai voir mon bateau :
Tu y descendras !*

— *Non, je me sers de mon propre bateau,
Dans lequel je me rends au port (?) (4).*

*J'y prends un bateau de mille coudées de bout en bout,
Dans lequel je vogue jusqu'à l'Escalier de Feu (5).*

— *Mes galettes sont hors de nombre.*

(1) Déesse inconnue jusqu'à présent, qui appartenait sans doute à la légende populaire.

(2) L'expression se retrouve dans le passage 1273 c des *Textes des Pyramides*, au cours d'une imprécation blasphématoire contre Nephthys, *DN10TON, Sarcasmes contre les adorateurs d'Horus*, dans les *Mélanges syriens offerts à Monsieur René Dussaud*, Paris 1939, II, p. 490. Dans les deux cas le sens est suffisamment clair.

(3) Il s'agit de la génération des dieux aux origines du monde.

(4) Le mot *sn.t* employé ici est inconnu. D'après le contexte, il ne peut désigner qu'une gare fluviale, un embarcadère, un port.

(5) Cet escalier de feu n'est pas mentionné dans les textes religieux des grandes compilations. Quatre recensions de la *Chanson des quatre vents* insèrent ici la glose : *en même temps que Ré, lorsqu'il vogue vers l'escalier de feu*. Il s'agit donc d'un trait particulier, peut-être populaire, de la géographie de la course du soleil.

Cette chanson, on le voit, est dialoguée. Après quatre strophes chantées par des jeunes filles — ou, admettons-le provisoirement, chacune par une jeune fille —, un nouveau personnage entre en jeu. Il salue les jouvencelles, et il entreprend manifestement de les enlever pour entrer en possession des vents qu'elles détiennent. Ce séducteur tente d'abord de les attirer par la curiosité, en leur proposant la visite de son bateau : c'était le vieux stratagème par lequel, vers la même époque, les navigateurs phéniciens se procuraient des femmes esclaves dans toute la Méditerranée. L'invitation se heurte à un refus. La dernière phrase du texte dans son état actuel montre que l'interlocuteur ne se tenait pas pour battu, mais qu'il essayait du ressort de la gourmandise. Malheureusement le compilateur de grimoire magique a arrêté là sa citation de la vieille chanson. A moins qu'il n'en ait utilisé la suite dans une autre formule qu'on ait la chance de retrouver un jour, on ne saura jamais après combien de tentatives le beau parleur arrivait à ses fins, comme cela se doit dans une romance qui se respecte, ni quelle était la faiblesse féminine dont il jouait victorieusement pour s'emparer des jeunes filles.

Le texte de la chanson n'est pas seulement tronqué : ses strophes du début sont manifestement incomplètes. Seule la seconde comporte, entre les refrains, deux tercets, dont le premier décrit le vent du Sud, et le second explique par quel enchaînement de circonstances ce vent assurait la vie à la chanteuse : il faisait voguer Rê, qui la recueillait au passage et l'introduisait dans les campagnes célestes où régnait l'abondance. Le caractère fortement rythmique de l'ensemble donne à penser que toutes les strophes avaient la même structure, mais que la plupart d'entre elles ont été allégées de leur tercet explicatif par le compilateur.

Même défigurée par ces suppressions, la *Chanson des quatre vents* élargit singulièrement nos horizons sur la plus ancienne littérature de l'Égypte, celle de l'âge des Pyramides. Quelle

que soit la date exacte, époque héracléopolitaine ou début du Moyen Empire, des témoins qui ont conservé sa version la plus primitive, son texte s'apparente si étroitement par maintes expressions à la littérature religieuse de l'Ancien Empire que c'est à cette époque qu'il convient de faire remonter sa composition. On n'osait jusqu'à présent inscrire avec certitude au bénéfice des belles-lettres de l'Ancien Empire que de graves écrits de religion ou de sagesse, les quelques chansons conservées par les inscriptions des mastabas pouvant passer pour des notations de refrains populaires. La *Chanson des quatre vents* prouve l'existence dès cette époque d'une poésie lyrique pleine d'imagination et de fraîcheur, et fort semblable d'inspiration aux chants d'amour du Nouvel Empire.

*
* *

Dans un article assez récent (1), Suys a émis l'opinion que ces chants d'amour du Nouvel Empire avaient été composés en vue de concerts vocaux, dans lesquels chaque partenaire faisait entendre sa voix à tour de rôle au milieu d'une orchestration d'instruments.

L'idée est séduisante et semble juste.

Il a dû également en être ainsi dans la majorité des cas sous l'Ancien Empire. Des chanteurs sont représentés, en effet, dans les mastabas, au milieu des harpistes et des flûtistes.

Toutefois, en ce qui concerne la *Chanson des quatre vents*, une illustration des tombes de Béni-Hassan, prouve qu'elle a été utilisée en fait, au moins sous le Moyen Empire, pour des manifestations artistiques d'un ordre un peu différent : elle a servi de thème à des danses acrobatiques (2).

(1) SUYS, *Le genre dramatique dans l'Égypte ancienne*, dans la *Revue des questions scientifiques*, IV^e série, t. XXV, p. 457-458.

(2) Sur les danses de l'ancienne Égypte, cf. BRUNNER-TRAUT, *Der Tanz im alten Ägypten*, Glückstadt 1938.

Dans la tombe du prince Khnoumhetep, qui vécut sous le règne d'Aménémès II (1938-1904 avant J.-C.), un tableau (1) montre en raccourci une fête célébrée devant la statue du défunt dans la nécropole. Tandis qu'un chœur d'hommes chante en claquant des mains et salue l'appari-



tion de la statue par l'hymne de bienvenue : *Les portes du ciel s'ouvrent et le dieu apparaît*, cinq ballerines presque nues et la chevelure dressée en masse conique exécutent une figure de danse (figure). Quatre d'entre elles forment un groupe aux attitudes diverses, allant de la station droite au saut périlleux. Ce sont , *les Vents* (2), d'après la légende hiéroglyphique.

(1) NEWBERRY, *Béni-Hassan*, 1, Londres 1893, pl. XXIX.

(2) L'indication est au singulier, mais, comme toutes les légendes de cette sorte dans les tombeaux de Béni-Hassan, elle ne s'applique qu'au personnage au-dessus duquel elle est inscrite. Les trois autres ballerines, qui sont identiques, auraient dû recevoir la même mention, comme cela s'est fait par exemple pour les cérémoniaires dans un autre tableau du même tombeau (NEWBERRY, *id.*, pl. XXXV), mais le manque d'espace ne l'a pas permis.

Une cinquième figurante leur fait face en brandissant le poing. Elle tire du groupe par les cheveux une des quatre ballerines, qui se jette à genoux devant elle et à qui elle crie : $\boxplus \int \int$ « *Sous mes pieds!* », c'est-à-dire : « Rends-toi à discrétion ! »

Il faut d'autant moins hésiter à reconnaître là une mise en œuvre de la *Chanson des Quatre vents*, que le texte même de celle-ci offre des particularités de rédaction qui le différencient nettement d'une composition littéraire ordinaire et ne s'expliquent que dans le cas d'un scénario. Les quatre premières strophes en effet, bien que placées dans la bouche de plusieurs jeunes filles, sont rédigées au singulier et, qui plus est, au masculin singulier ; c'est aussi au masculin que le séducteur interpelle ses partenaires. Il y a en cela une indifférence pour le genre qui relève des conditions d'exécution des ballets dans l'ancienne Égypte, en particulier sous l'Ancien Empire. On constate en effet d'après les représentations de la tombe de Mérérouka, à Sakkarah, que les pantomimes étaient exécutées soit par des filles (1), soit par de jeunes garçons (2). Il était naturel que, devant cette double possibilité, les livrets fussent rédigés tout bonnement au masculin, leur adaptation étant laissée à la convenance du maître de chœur, suivant la composition de sa troupe.

L'autre anomalie du texte écrit — l'emploi du singulier pour exprimer l'action de plusieurs personnes — trouve aussi son explication dans les conditions de la pantomime égyptienne. Bien que leur teneur soit celle de solos, les quatre premières strophes sont attribuées en commun « aux jeunes filles », ou plus exactement « à ces jeunes filles ». En tout état

(1) Scènes de la chambre B 3, paroi Nord. WRZYSKI-SCHAEFER, *Atlas zur altägyptischen Kulturgeschichte*, III, *Gräber des alten Reiches*, pl. 29.

(2) Scène de la chambre A 10, paroi Est. *Id.*, pl. 28.

de cause ce sont là des paroles qui n'ont pu être prononcées que par le chœur qui chantait en battant des mains. Quant aux jeunes filles en question, occupées qu'elles étaient à des danses acrobatiques rapides et tournoyantes, elles ne pouvaient chanter : elles se contentaient de mimer par leurs mouvements les paroles que le chœur exprimait pour elles. La représentation, faite en raccourci, du tombeau de Khnoumhetep montre le chœur tourné vers la statue qu'on tire hors du tombeau et la saluant par un hymne. C'est le premier acte de la fête. Le second, pour lequel les ballerines entraient en scène, comportait également une action du chœur. Celui-ci se divisait alors en deux groupes, comme on le voit dans une représentation analogue du tombeau d'Antefoker (1), vizir de Sésostriis I^{er} (1970-1936 avant J.-C.), dans la nécropole de Thèbes. Les deux groupes se faisaient alors face et ils soutenaient alternativement, par leurs chants et leurs battements des mains, les évolutions des danseuses.

C'est ainsi qu'il faut en définitive se représenter la mise en scène complète de la *Chanson des quatre vents*.

*
* * *

De telles danses mimées, où le profane se mêlait si curieusement au sacré, ont eu une longue carrière en Égypte.

A l'âge memphite et à la première époque thébaine, on les constate dans le culte funéraire ; on les trouve introduites, sous la XVIII^e dynastie, dans les cérémonies des temples. Canonisées de la sorte, elles ne pouvaient manquer d'accroître leur caractère symbolique et dogmatique. De fait, au moment du déclin de la civilisation égyptienne, Lucien, dans son traité de la danse (2), fait mention du « danseur mimique »

(1) DAVIES-GARDINER, *The tomb of Antefoker*, Londres 1920, pl. XXIII.

(2) HOPFNER, *Fontes historiae religionis aegyptiacae*, Bonn 1922, p. 310-311.

des Égyptiens, « qui traduisait en mouvements expressifs les dogmes les plus mystérieux de la religion, les mythes d'Apis et d'Osiris, les transformations des dieux en animaux et par-dessus tout leurs amours, en particulier celles de Zeus lui-même ainsi que ses métamorphoses ».

Une si longue tradition s'est-elle même complètement perdue ?

Certains indices donneraient à penser qu'elle vit encore dans les campagnes d'Égypte, où bien des danses de paysans, dont ceux-ci ignorent eux-mêmes ou méconnaissent le sens, subsistent jusqu'à nos jours comme des réminiscences de l'antique chorégraphie pharaonique. J'ai souvent entendu mon ami le Professeur Sami Gabra affirmer qu'il existait dans les villages de la région de Mellaoui une danse traditionnelle dans laquelle les figurants miment, sans s'en douter mais d'une façon frappante, les lamentations d'Isis auprès du cadavre d'Osiris, ses passes magiques pour le ressusciter et la conception miraculeuse d'Horus. Il m'a fait assister, auprès de sa maison de fouilles de Tounah el-Gebel, à une « *danse de l'Âne* », d'un caractère assez cru, qui pourrait bien être, j'imagine, la survivance lointaine d'une satire populaire contre la domination des Perses (1), de la même inspiration que le *Retour de Seth* (2) dont nous avons retrouvé des fragments dans les débris du vieux théâtre égyptien.

Étienne DRIOTON.

(1) L'âne était un animal voué à Seth, le dieu maudit, et c'est pourquoi, sous la domination des Achéménides, les Égyptiens se servirent de son nom pour désigner le roi des Perses. Plutarque (*Isis et Osiris*, 31) raconte qu'Artaxerxès Okhos, outré de ce surnom injurieux fit tuer par représailles le bœuf Apis. Élien (*De la nature des animaux*, X, 28) ajoute qu'il intronisa à sa place un âne, qu'il força les Égyptiens à adorer.

(2) *La Revue du Caire*, n° 38, janvier 1942, p. 222-242.

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE.

Des circonstances favorables nous ont valu la communication d'une correspondance qui s'échelonne entre le 1^{er} octobre 1859 et le 20 août 1861. Elle émane du consulat général de France à Livourne et nous avons le plaisir d'en mettre sous les yeux de nos lecteurs d'intéressants extraits.

Cette série de dépêches nous a été confiée par M. le Baron G. de Vaux et leur rédacteur n'est autre que son grand-père maternel, Bernard des Essards. L'intéressé, né à Nantes, avocat sous le Gouvernement de Louis-Philippe, était en outre officier de la Garde nationale et c'est à ce titre qu'il fut distingué par Lamartine pendant les journées de juin 1848. Il fut nommé par ce dernier chargé d'affaires à Hambourg. Il devint ensuite consul général successivement à Amsterdam, Varsovie, Belgrade, Livourne, Beyrouth, La Havane, Moscou et Tunis. Il se trouvait à Beyrouth pendant l'expédition du Liban et, durant l'affaire du Mexique, il était à Cuba, où il dut s'occuper des approvisionnements de l'escadre française.

*
* *

Pour permettre de suivre avec profit cette série de rapports, il paraît utile de donner ici un résumé des actes de la diplomatie française qui ont abouti à la formation de l'Italie. Il ne s'agit pas, bien entendu, de reprendre un à un les incidents,

d'ailleurs très connus, de cette période, mais de procurer un aide-mémoire commode, qui servira de commentaire à cette correspondance inédite et fera connaître d'un coup les personnages avant leur entrée en scène.

Le précurseur de l'unité italienne, c'est le célèbre révolutionnaire Mazzini, mais son action avait été violente et prématurée : à la date où les événements prennent une tournure favorable, il se trouve réfugié à Londres avec ses amis les plus compromis, à la suite de l'échec d'un coup de main, à Gênes, en 1857.

Ce que la fougue de Mazzini n'avait pu enlever, Cavour l'obtiendra par son calcul froid et tenace. Mais le grand homme d'État piémontais n'aurait pu réussir par ses seuls efforts : il fut aidé, que dis-je, poussé par Napoléon III. L'empereur semble s'être embarqué dans cette galère par haine de l'Autriche et aussi peut-être par rancune de famille contre les stipulations du Congrès de Vienne : l'étincelle déterminante fut l'attentat d'Orsini.

L'affaire italienne a donc été en partie menée par l'empereur et par lui seul : la fameuse entrevue de Plombières et les préliminaires de Villafranca, deux gestes qui s'opposent, sont dus à son initiative personnelle. Sans compter les mots de Napoléon III, que l'on colportait souvent en les déformant, les brochures à scandale qu'il faisait publier. Cette attitude était prise sans que personne fût consulté et la fonction de ministre des Affaires Étrangères n'était pas de tout repos.

Sur cette question italienne, « il y eut en France, comme l'écrivit Pierre de la Gorce, deux politiques, une politique officielle et une politique secrète. La politique officielle soufflait brusquement sur les espérances, la politique secrète les rallumait : la politique officielle faisait des blessures, la politique secrète les pansait, et les pansait si bien que le blessé ne s'en trouvait que mieux ; la politique officielle dictait des dépêches, formulait des désaveux, éclatait en colères ; la politique se-

crète abaissait doucement les barrières, montrait d'un geste discret la voie à suivre, aplanissait cette voie elle-même, empêchait surtout que nul importun ne se mît à la traverse.» Cette double politique gênait considérablement l'action de nos agents diplomatiques. Notre consul général à Livourne ne peut s'empêcher de signaler le fait à ses chefs, bien entendu, en le niant, ce qu'imposait la déférence la plus banale : « On évoque, écrit-il, le fantôme de la double politique de l'Empereur et de Votre Excellence, moyen qui devrait être usé et qui cependant produit toujours un certain effet, fantôme tant de fois évoqué et qui a causé tant de mal. »

Le ministre des Affaires Étrangères, le comte Walewski, essaya toujours de tempérer les audaces impériales et c'est peut-être pour cette raison que Cavour le trouvait d'une « incapacité gigantesque ».

Le rideau se lève le 1^{er} janvier 1859. L'Empereur reçoit le corps diplomatique aux Tuileries et soudain, s'adressant au ministre d'Autriche : « Je regrette, lui dit-il, que mes relations avec votre gouvernement ne soient plus aussi bonnes que par le passé. » Le 4 février paraissait une brochure intitulée *L'empereur Napoléon III et l'Italie*, due à un certain Arthur de la Guéronnière, mais que le souverain avait inspirée, qu'il avait lui-même corrigée et remaniée sur épreuves : c'était, dans l'ensemble, l'exposé de l'unité italienne.

Sur la Toscane notamment on lisait cette phrase : « Entre le Grand Duc et son peuple se dressent les baïonnettes italiennes. »

La Toscane était gouvernée par la maison de Lorraine depuis 1734. Il y eut bien le long intermède du royaume d'Étrurie, créé par Napoléon au profit d'un Bourbon d'Espagne, mais le Congrès de Vienne y avait rétabli le Duc de Lorraine. En 1859, régnait le Grand Duc Léopold II, qui ne semblait pas compromis à l'origine : à la fameuse entrevue de Plombières (21 juillet 1858), l'Empereur et Cavour

paraissaient avoir prévu la création d'un royaume de Toscane indépendant, avec l'adjonction de l'Ombrie.

A la date où commence cette correspondance du consul général de France à Livourne, l'Autriche a été vaincue, les préliminaires de Villafranca ont mis fin au conflit armé et il s'agit de former l'unité intérieure de l'Italie. On y verra comment Cavour amena les États à solliciter eux-mêmes par un plébiscite leur union avec le royaume de Piémont. On suivra par le menu les arguments employés, la route prise pour empêcher tout d'abord le retour de la maison de Lorraine en Toscane, puis pour proposer à la population toscane un texte qu'elle pût voter à l'unanimité, malgré son attachement à la famille Grand Ducale. Il sera facile ensuite de déclarer au monde entier que la Toscane a joyeusement demandé *motu proprio* son annexion au Piémont.

En somme, les archives françaises de Livourne forment un commentaire détaillé d'une profonde réflexion de Pierre de la Gorce, qui déclare que les annexions des États italiens au Piémont résultèrent d'un « mélange d'élan spontané et de coercition savante ».

Mais voyons les étapes.

Le 27 avril 1859, le jour même où expirait le délai de l'ultimatum autrichien au Piémont, une manifestation se déroulait dans les rues de Florence, à la suite de quoi le Grand Duc Léopold abdiquait en faveur de son fils Ferdinand IV, mais la famille Grand Ducale quittait le pays. Le roi Victor Emmanuel accepta pour la durée de la guerre la dictature qui lui fut offerte et nomma comme gouverneur de la Toscane son ambassadeur à Florence, Boncompagni. Celui-ci constituait, non sans peine, un ministère dont le chef moral fut un Florentin, le baron Ricasoli, qui était entré dans la vie politique au moment de la guerre de Crimée.

Déjà le retour de la maison de Lorraine semblait devoir être abandonné par tout le monde. Napoléon III avait envi-

sagé un instant que la duchesse de Parme pouvait régner à Florence, mais n'avait pas insisté devant les répugnances constatées. En même temps, il avait déclaré officiellement que le trône ne reviendrait pas à son cousin, le prince Napoléon (gendre du roi Victor Emmanuel), qui venait de débarquer à Livourne à la tête du 5^e corps d'armée français.

Puis ce furent les préliminaires de Villafranca (11 juillet), où il fut admis verbalement que le Grand Duc de Toscane reprendrait possession de ses États, mais dans le texte écrit il n'en est plus question, l'empereur François-Joseph ayant refusé d'admettre que la restauration ne devait pas être appuyée par les armes. Et le roi Victor Emmanuel laissait bien le problème ouvert en signant ces préliminaires de paix avec cette restriction : « *Per quanto mi regardono.* »

Napoléon III maintenait son point de vue, déclarant quatre jours plus tard à Turin : « Je ne tolérerai pas que la dynastie de Lorraine soit restaurée par la force et par les bataillons autrichiens. Instituez un gouvernement provisoire, consultez le pays par voie de plébiscite, et ce que le plébiscite décidera, je tâcherai de le faire prévaloir. » Et comme on interrogeait le souverain sur l'éventualité d'un vote en faveur de l'annexion au Piémont, il répliquait avec netteté : « C'est impossible. »

Les Toscans semblaient avoir laissé partir le Grand Duc sans prévoir que la vacance du trône pût affecter leur autonomie, qui ne leur parut même pas supprimée par l'établissement de la dictature provisoire du roi de Piémont pour la durée du conflit. Cette guerre, ils ne devaient pas la faire, et malgré leur haine de l'Autriche, ils refusèrent de s'enrôler.

Au lendemain de Villafranca, le roi Victor Emmanuel rappela Boncompagni, acte peu dangereux pour l'avenir de l'unité italienne, car l'affaire fut prise en mains avec une activité toute particulière par Ricasoli. Un de ses premiers soins fut d'inviter les gonfalonniers à faire voter par les municipalités des adresses d'annexion à la Sardaigne.

Donc, en fait, au moment où commence cette correspondance, le Piémont possède et administre la Toscane.

L'annexion fut inlassablement poursuivie par la diplomatie piémontaise, qui se préoccupa d'abord d'utiliser le texte de Villafranca. Sans doute le traité laissait la porte ouverte au retour du Grand Duc, mais comme il excluait la force, sinon dans sa lettre, du moins dans son esprit, il s'agissait d'établir publiquement que les populations toscanes ne voulaient pas de Ferdinand IV, le fils de Léopold.

Ricasoli convoqua le corps électoral, et l'assemblée qui résulta du scrutin proclama le 12 août la déchéance de la maison de Lorraine. Quatre jours plus tard, elle vota une motion d'annexion à la Sardaigne. Des délégués du parlement toscan furent envoyés à Turin pour présenter au roi Victor Emmanuel le procès-verbal de ces deux séances. Le souverain fut circospect et déclara aux députés qu'il reçut le 3 septembre : « La réalisation de nos vœux ne peut s'opérer que par la voie des négociations qui auront lieu sur les affaires d'Italie. Fort des droits que votre résolution me confère, je soutiendrai votre cause auprès des puissances, et surtout auprès du magnanime empereur des Français qui a tant fait pour la nation italienne. J'espère que l'Europe ne refusera pas d'accomplir vis-à-vis de la Toscane cette œuvre réparatrice. » Les puissances étaient, en effet, convoquées à Zurich pour mettre au point les préliminaires de Villafranca.

Rien ne montrera mieux les hésitations de la politique française que les faits suivants. Notre Consul à Livourne cite une grave appréciation de l'ancien préfet de police, Pietri, qui écrivait à un de ses amis de Livourne : « La déchéance du Grand Duc est consommée. Son retour est considéré comme impossible, aussi personne n'y songe plus. » Or, le 16 octobre, le jour même où ce document était transmis au Ministre des Affaires Étrangères, l'Empereur déclarait à Paris, à une députation de Toscans, que « le retour du Grand Duc

s'imposait, moyennant l'octroi d'une constitution et l'adoption du drapeau national». On notera les répercussions de cette déclaration dans les dépêches reproduites plus loin, datées des 24 octobre et 3 novembre.

Entre temps, écrit Pierre de la Gorce, « le *Times* et, après lui, le *Constitutionnel* avaient publié une lettre de l'Empereur, adressée le 20 octobre au roi Victor Emmanuel. Napoléon persistait à maintenir les stipulations de Villafranca ». L'on verra, dans la dépêche du 8 novembre, que cette lettre fut répandue comme tract en Italie ; on y avait joint une réponse du roi de Piémont.

D'ailleurs, comme l'Empereur admettait officiellement que le duché de Parme devînt territoire piémontais, une brèche était ouverte dans l'œuvre de Villafranca.

Finalement, la Chambre toscane offrit la régence du duché au Prince de Carignan, de la maison de Savoie. On sait et on lira ci-dessous que le Prince refusa en principe, mais désigna un mandataire, qui ne fut autre que Boncompagni, l'actif et diligent serviteur en Toscane de la cour piémontaise.

L'Empereur avait de quoi être mécontent de cette turlupinade. Il le fut, en effet, mais d'une façon saugrenue, puisqu'il télégraphia au roi Victor Emmanuel : « Que Votre Majesté fasse au moins en sorte que le chevalier Boncompagni ait le titre de dictateur et non de régent. » Il semble bien, d'après une lettre du 16 novembre, qu'on lira plus loin, que le Ministre français des Affaires Étrangères envoya des instructions moins ridicules. Toujours les deux politiques. Autre dérision enfin, la paix était établie au Congrès de Zurich, d'où sortait un traité déjà périmé.

Mais l'univers n'avait pas fini de s'étonner. Le 22 décembre paraissait une nouvelle brochure d'Arthur de la Guéronnière, *Le Pape et le Congrès*, qui portait une atteinte grave à la souveraineté temporelle du Pape, puisqu'on y lisait : « Plus son territoire sera petit, plus le souverain sera grand. » Notre

consul général à Livourne ne cache pas l'émotion que ce pamphlet provoqua dans sa circonscription.

Le 4 janvier 1860, un acte d'une lourde portée venait consommer le déclin de l'autonomie toscane. Son seul défenseur, le comte Walewski, était relevé de sa charge de Ministre des Affaires Étrangères et remplacé par Thouvenel, un fonctionnaire, ancien directeur politique du ministère, ambassadeur à Constantinople, et qui avouait ne rien connaître des questions d'Italie. Le Piémont jugeait alors le moment venu de remettre à la barre Cavour, démissionnaire depuis Villafranca.

Le dénouement approche et il va être accéléré grâce aux bons offices de la Grande-Bretagne : ce n'est plus Napoléon III, c'est Lord Russell qui tire les ficelles. Les maladroites de l'empereur nous font perdre la gratitude de l'Italie, le fait est noté dans une dépêche du 27 janvier : « L'Empereur ne pourra jamais réaliser tous les rêves des Italiens et à l'instant où il sera forcé de s'opposer à leurs desseins, il deviendra pour eux un ennemi, un traître. »

Le 1^{er} mars, dans un discours au Corps législatif, l'Empereur tentait maintenant de résister aux ambitions piémontaises : « J'ai conseillé au roi Victor Emmanuel, disait-il, de répondre favorablement aux vœux des provinces qui s'offraient à lui, mais de maintenir l'autonomie de la Toscane. » Et le ministre Thouvenel, vers la même date, donnait des instructions semblables à M. de Talleyrand, notre représentant à Turin. Cette attitude avait le double tort de manquer de conviction et d'être trop tardive.

On connaît les étapes finales, qu'il faut avoir présentes à l'esprit pour comprendre les allusions qui y sont faites dans les rapports adressés de Livourne. Le premier Parlement italien, réuni à Turin en avril 1860, enregistra les résultats acquis. Puis ce fut la fameuse Expédition des Mille, par laquelle Garibaldi occupa la Sicile et entra à Naples. Cependant

les armées sardes envahissaient les Marches, et c'était Castelfidardo. Bref, à la mort de Cavour, le 6 juin 1861, l'Italie était presque formée, à l'exception de Venise et de Rome.

*
* *

La succession de ces dépêches, qui s'échelonnent sur près de deux ans, permet de voir, mois par mois, l'évolution du problème de la formation de l'unité italienne. Bernard des Essards a noté avec perspicacité et avec finesse tous les remous et ses rapports méritent d'être publiés.

Ses jugements sur les Toscans, qui ne sauraient exclure les habitants d'autres régions de l'Italie, paraissent être rédigés aujourd'hui. « Le mot courage, écrit-il, est un de ceux que l'on prononce le plus souvent ici, mais le sentiment qu'il représente est un de ceux qui existe le moins. Le courage, le courage civil surtout, n'existe pas. Dans un pays comme celui-ci, il ne faut pas s'attendre à des démonstrations qui exposeraient ceux qui les feraient au moindre danger. Ils n'ont pas des instincts guerriers très développés, ils aiment bien à jouer un peu au soldat, mais à la condition que cela ne durera pas longtemps, et surtout que le jeu ne deviendra pas sérieux. »

Il est naturel, par ailleurs, que dans une telle population, « on parle beaucoup de vengeance, mais très peu de reconnaissance ». Sans doute, la politique de l'Empereur, avec ses procédés de douche écossaise, ne devait guère provoquer les sympathies, mais il n'en était pas moins patent que Napoléon III avait déclenché le mouvement et que les troupes françaises avaient battu les Autrichiens.

Méditez cette profonde réflexion : « Quand les Italiens ont peur, ils épuisent toutes leurs formules laudatives pour exprimer leur reconnaissance envers la France. Dès qu'ils croient le danger passé, nous sommes accusés de trahison, de perfidie

et voués au mépris public » (dépêche du 29 octobre 1860). Les Italiens s'en tiraient alors en prétendant que la France ne pouvait faire autrement que d'intervenir en faveur de l'unité : « cette argumentation supprimait la reconnaissance et enlevait ainsi un lourd fardeau. »

Aussi, moins d'une année plus tard, les revendications italiennes contre la France commencent à se faire jour. Nice était devenue française depuis avril 1860 et voici ce que Bernard des Essards écrivait au ministre des Affaires Étrangères le 20 février 1861 : « Au milieu du fatras prétentieux et ridicule (des écrits anonymes), il est une idée qui apparaît et à laquelle chaque pas vers l'unité donne plus de force, c'est la revendication de Nice. Quant à la Corse, cela ne fait pas question et le jour où l'Italie sera puissante, il est facile de voir comment elle témoignera sa reconnaissance à la France. »

D'autre part, notre consul général à Livourne n'aurait pas été scandalisé de l'attaque de l'Albanie perpétrée un Vendredi Saint. Voyez plutôt : « Pendant la semaine sainte, j'ai visité les églises, assisté aux offices et j'ai été frappé de la différence qui existe entre l'attitude du peuple en France et celle du peuple en Toscane, pendant ces jours consacrés à la prière. Tandis que chez nous, les églises regorgent de fidèles recueillis et absorbés par le sentiment des grands souvenirs que la religion célèbre, ici les temples étaient presque déserts, on les traversait d'un pas leste, avec des toilettes provocantes, des airs à l'avenant, les uns cherchant à voir, les autres à se faire voir. Les églises elles-mêmes, au lieu de ces tombeaux enveloppés d'une profonde obscurité à travers laquelle brille seulement la clarté de quelques lampes, qui jettent un jour triste et pâle sur ce spectacle de deuil, les églises de Livourne, laissant le soleil passer bruyamment par leurs verrières éclatantes, avec leur chapelle éblouissante de vierges entourées de magnifiques collections de roses et de

camélias, représentent beaucoup plus fidèlement une exposition de fleurs que le tombeau du Rédempteur du monde.» Et goûtez cette perle : « Les étrangers ont été fort étonnés de voir sur la façade de l'église de la Crocetta, dans deux niches occupées jadis par des statues de saints, les bustes du Roi Victor Emmanuel et de Garibaldi. Les Italiens ont trouvé cela si naturel qu'ils n'ont fait aucune observation à ce sujet. »

La conversation avec Alexandre Dumas, citée dans une dépêche du 13 décembre 1860, est un morceau de choix, à mettre à part, et qui doit être apprécié comme une bouffonnerie de haut goût. Alexandre Dumas, toujours en quête de récits pittoresques, était parti pour l'Italie où il devait s'improviser l'historiographe, naturellement fantaisiste, de l'expédition des Mille. Il la suivit d'ailleurs de la mer, où il croisa quelque temps sur un petit *esparonare*, qu'il avait affrété et dont il donna le nom au livre où il raconte cette équipée guerrière. Dans sa conversation avec le consul général perce la rancune du romancier qui, l'un des premiers entrés à Naples, s'était gaillardement installé au château royal de Capo di Monte, d'où les autorités italiennes, en prenant possession de la ville, l'avaient fait déguerpir.

Que M. le Baron G. de Vaux veuille bien trouver ici l'expression de ma très vive reconnaissance pour m'avoir permis de réserver aux lecteurs de la *Revue du Caire* la primeur de ces précieux documents.

Gaston WIER.

L'ENTRÉE DE LA TOSCANE DANS L'UNITÉ ITALIENNE.

ARCHIVES DIPLOMATIQUES DU CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE
À LIVOURNE.

1^{er} octobre 1859.

Arrivé depuis quelques jours seulement à Livourne, je n'ai pas la prétention d'être déjà au courant des affaires politiques de la Toscane. Malgré le grand nombre de visites que j'ai faites, malgré les conversations que j'ai eues avec quelques-uns des personnages les plus considérables du pays, il m'est impossible d'émettre encore une opinion sur la plupart des questions qui agitent tout le monde autour de moi. Il est cependant un point sur lequel je suis complètement édifié, et comme il peut être envisagé isolément, je m'empresse de faire connaître à Votre Excellence le résultat de mes appréciations.

Le gouvernement actuel de la Toscane s'efforce par ses actes, par ses publications, de prouver à l'Europe que la population du Duché veut, unanimement, l'annexion au Piémont.

J'ai la conviction intime qu'il n'en est rien et que la grande majorité des habitants de la Toscane désire conserver son autonomie.

Lorsque les populations ont été consultées, ont-elles agi dans la plénitude de leur liberté morale, avec le calme et le sang-froid nécessaires pour accomplir sérieusement un acte d'une si haute gravité? Je ne le crois pas. Le Piémont, sur

lequel toutes les espérances reposaient, qui avait si habilement enlacé d'un réseau inextricable les gouvernements des Duchés, venait, par la lutte, par la victoire, de consacrer l'influence immense qu'il avait acquise ; ses agents intelligents, actifs, ardents, s'étaient mis à la tête du Gouvernement et couvraient le pays de proclamations, d'ordres du jour, qui faisaient, trop souvent, bon marché de l'appui que l'Empereur donnait à la cause italienne, proclamaient, célébraient les triomphes des armes et de la politique du Piémont.

Pour arriver à leur but, cependant, il fallait quelque chose de plus, et ils eurent le mérite de comprendre très vite la situation ; à ce moment, il faut le dire, la partie la plus intelligente de la Toscane, la population des villes, en général, à l'exception de Florence peut-être, ne voulait plus, à aucun prix, la dynastie de Lorraine.

Les agents piémontais exploitèrent cette situation et persuadèrent aux populations que le seul moyen de se débarrasser à jamais de la famille Grand-Ducale, c'était de prononcer l'annexion au Piémont.

Les votes populaires, dont on veut se faire une arme si puissante, n'ont pas d'autres causes et on peut assurer hautement que l'annexion n'a pas été un vœu sérieux, mais un moyen inspiré, excité par les agents du Piémont.

Cela est si vrai qu'aujourd'hui un grand nombre de ceux-là mêmes qui ont été à la tête du mouvement avouent que telle a été leur pensée, l'annexion était un moyen et non pas un but.

Le Gonfalonnier (1) de Livourne, qui a joué un rôle considérable dans les derniers événements et qui jouit ici d'une grande influence, en est arrivé ce matin à la suite d'une longue conversation à me faire lui-même cet aveu.

Je sais, par ailleurs, que le parti de l'annexion perd chaque

(1) Officier municipal élu pour une certaine durée.

jour du terrain et que la réaction, sous ce rapport, aurait déjà éclaté sans la crainte des agents piémontais qui occupent ici les plus hautes positions.

Ceux-ci, au surplus, semblent eux-mêmes s'apercevoir que l'enthousiasme des premiers jours commence à s'éteindre et ils emploient tous les moyens pour le ranimer.

Hier soir on a fait courir le bruit que le Roi Victor Emmanuel avait, avec l'assentiment des grandes puissances, accepté définitivement l'annexion du Grand Duché au Piémont. Cette nouvelle a produit une vive sensation et beaucoup de maisons se sont pavoisées aux couleurs de France et de Sardaigne.

Je crois que si la nouvelle contraire était arrivée, il y aurait, peut-être, eu moins de drapeaux aux fenêtres des maisons, mais plus de contentement sincère dans l'intérieur.

J'espère pouvoir prochainement exposer à Votre Excellence le résultat de mes observations sur les autres questions qui s'agitent en Toscane.

On m'assure qu'il y a parmi les gens du port et les ouvriers une certaine émotion dont il est impossible encore de reconnaître le caractère. L'état d'incertitude dans lequel on se trouve depuis si longtemps paralyse un peu les affaires, et la classe ouvrière voit avec crainte l'hiver arriver sans qu'aucune question soit résolue.

P. S. Des proclamations affichées ce matin dans toutes les rues ont annoncé à la population les résolutions prises le 22 septembre par le Gouvernement de Florence (1). Je persiste à penser que ces actes n'ont d'autre but que de trancher une situation qui devenait inquiétante pour les partisans de l'annexion.

(1) Une proclamation de l'autorité municipale avait fait croire à la réunion définitive au Piémont. Puis une série de décrets avaient été rendus ou mis à l'étude en vue d'unifier par avance les coutumes ou la législation (Pierre de la Gorce).

Le 4 octobre 1859.

Les événements, qui semblent devoir prendre une allure plus rapide que je ne le supposais, me forcent à sortir de la réserve que je m'étais imposée et à devancer le moment où je comptais faire part à Votre Excellence de mes observations.

Depuis mon arrivée à Livourne, j'ai été assailli de visites dont le caractère m'a bien vite frappé. Les uns voulaient savoir si je rapportais de Paris la nouvelle de quelque résolution arrêtée, ou, du moins, si je connaissais les pensées du Gouvernement de l'Empereur. Les autres, supposant que j'aurais à rendre compte de mes impressions à Votre Excellence, cherchaient à m'imposer leurs convictions et à me montrer le pays non pas tel qu'il est, mais tel qu'ils voudraient qu'on crût qu'il est. Un moment étourdi au milieu de ce choc d'idées et d'opinions divergentes et également exaltées, j'ai fini, cependant, je le crois, du moins, par arriver à la vérité et je m'empresse de la faire connaître à Votre Excellence.

J'ai eu l'honneur de lui exposer, dans ma dernière dépêche, le mouvement en arrière que subit, en ce moment, la pensée d'annexion au Piémont et j'ai exprimé, en même temps, l'opinion que ce sentiment bien évident avait pu déterminer le Gouvernement toscan à rendre les décrets du 30 septembre.

Ce qui n'était alors qu'une hypothèse, reposant sur l'appréciation des faits, acquiert aujourd'hui par suite des renseignements qui me sont donnés, un caractère beaucoup plus sérieux. MM. Ricasoli, Farini et Cypriani (1) s'étaient réunis quelques jours avant, près de Pistoja, et, dans une conférence qui a duré 5 ou 6 heures, ils ont résolu de former une ligue

(1) Ricasoli était dictateur à Florence; Farini avait la même situation dans les duchés de Parme et de Modène; Cypriani surveillait les Romagnes.

offensive et défensive entre la Toscane, Parme, Modène et les Romagnes, et pour relever le parti piémontais, dont ils n'ont pu se dissimuler l'affaiblissement, les décrets du 30 septembre ont été décidés. On a pensé par là donner à l'annexion une consécration sur laquelle on ne saurait revenir, et prouver à l'Europe que le peuple toscan, par l'organe de son Gouvernement, persévérerait dans les sentiments qu'on lui suppose, et, enfin, enlever jusqu'à leur dernière espérance aux partisans de dynastie de Lorraine.

Cette dernière pensée n'a pas été la moins sérieuse de celles qui ont préoccupé les membres de cette conférence.

A mesure, en effet, que la sympathie pour le Piémont faiblissait, l'incertitude devenait plus grande, l'anxiété plus poignante et les regards se tournaient, timidement, vers le passé.

Les hommes exaltés que j'ai vus, et qui ont fini par convenir, avec moi, que le sentiment de l'annexion perdait du terrain, n'ont pas voulu aller jusqu'à reconnaître que l'esprit public commençait à entrer dans la seconde phase que je viens d'indiquer. Ils affirment, ils proclament, bien haut, que la Dynastie absente est désormais impossible, que le pays entier la repousse, qu'ils sont prêts à tous les sacrifices d'argent et même de sang pour combattre son retour.

Au fond de toutes ces conversations et de ces déclamations, j'ai cru apercevoir, assez nettement, deux idées dominantes.

La première est un sentiment d'amour-propre exalté qui les empêche d'abandonner l'opinion qu'ils ont proclamée avec tant de bruit. La seconde, et celle-là me semble la plus forte, c'est la peur. Ils ont tellement peur qu'ils sont capables d'avoir du courage.

Je ne connais pas encore assez le terrain pour apprécier si cette aversion qu'on proclame si hautement persisterait dans le cas où une réaction deviendrait évidente. J'en doute cependant, et si la masse, délivrée de la pression qu'elle subit

en ce moment, reprenait, avec sa liberté, la conscience de sa force, je crois que le plus grand nombre des exaltés se convertirait subitement. Or je ne pense pas que cette nouvelle phase de la révolution toscane soit, désormais, bien longue à se manifester. Les renseignements qui me parviennent de toutes parts me montrent l'armée fatiguée du rôle qu'on lui fait jouer, n'attendant qu'un mot pour en finir avec la révolution.

On m'assure même de la manière la plus positive qu'un concert s'est établi entre l'armée toscane et les troupes du Duc de Modène et de la Duchesse de Parme.

Le jour où les troupes pontificales attaqueront les Romagnols, celles de Modène et de Parme marcheront sur ces deux villes et les troupes toscanes, s'emparant de Garibaldi, rentreront dans le Grand Duché.

Je crois qu'il convient d'attacher une véritable importance à ces renseignements, qui me sont donnés par une personne qui jouit d'une grande popularité et d'un grand prestige dans l'armée toscane et qui pourrait, peut-être, à un moment donné, servir activement au succès de cette combinaison.

Par ailleurs, et en dehors de l'armée, il est certain que sans pouvoir encore dire qu'il y ait une réaction bien marquée en faveur du Grand Duc, on ne saurait nier que la situation est toute différente de ce qu'elle était il y a deux mois.

Le sentiment que je signale se manifeste, surtout, dans les campagnes et même parmi les gens de la classe ouvrière des villes. Je ne parle pas de l'aristocratie dont Livourne ne possède pas assez de représentants pour que je puisse en parler en connaissance de cause. On m'assure, cependant, qu'à Florence elle se prépare à agir et que les choses, sous ce rapport, sont plus avancées qu'on ne le croit. A Lucques un mouvement très sérieux s'opère aussi, mais en faveur de Madame la Duchesse de Parme. Je sais que des adresses doivent être

envoyées à l'Empereur pour le supplier de favoriser la réunion de l'ancien Duché de Lucques aux États de Parme.

A Pistoja la masse de la population subit avec une véritable impatience le joug d'une coterie composée d'une vingtaine d'exaltés et si un mouvement éclatait quelque part en faveur du Grand Duc, il aurait là un retentissement immédiat.

En résumé, Monsieur le Ministre, je ne partage pas l'opinion de ceux qui croient la restauration de la maison de Lorraine impossible. Je pense, au contraire, qu'en agissant avec prudence, en rassurant ceux qui auraient l'audace de la peur, en donnant des garanties d'oubli, de pardon, à ceux qui se croient, aujourd'hui, trop compromis pour espérer d'être épargnés, en dépensant, avec intelligence, une somme relativement peu considérable, je crois qu'on aiderait puissamment la réaction à se manifester et que le Grand Duc pourrait rentrer en Toscane.

Cette opinion, que j'émetts parce que telle est ma conviction, est, je le sais, en opposition avec celle de personnes qui sont restées de longues années en Toscane et qui, par conséquent, connaissent les événements et les hommes beaucoup mieux que je ne saurais le faire. Aussi, bien que je croie être dans le vrai, je prie Votre Excellence de n'accueillir mes observations qu'avec une grande réserve et de n'en tenir compte que dans le cas où elles seraient confirmées par des rapports provenant d'autres sources.

Le 4 octobre 1859.

Il se manifeste depuis peu de jours dans le parti exalté quelques tendances à exciter plus que d'ordinaire l'opinion publique contre l'Empereur et la France. Si les circonstances devenaient aussi graves que je l'expose à Votre Excellence dans ma dépêche de ce jour, il serait à craindre que la colonie

française en Toscane se trouvât exposée à des dangers sérieux.

Je pense donc que dès à présent la présence d'un bâtiment de guerre de la Marine impériale est absolument nécessaire dans le port de Livourne. Le parti de l'ordre y trouverait un appui moral et nos nationaux une confiance qui, je dois le dire à Votre Excellence, commence à leur manquer.

Le 5 octobre 1859.

Quelques minutes me restent avant le départ du paquebot, je me hâte d'en profiter pour signaler à Votre Excellence plusieurs circonstances qui, bien que locales, me semblent avoir une certaine importance. Le 2 octobre, à 6 heures du soir, lorsque la garde nationale se rendait pour relever la Grand' Garde et passait devant le Corps de Garde des Grenadiers, la sentinelle se refusa à lui rendre les honneurs. Au retour, le même acte fut renouvelé et le peuple applaudit. Hier soir et les nuits précédentes, un certain nombre d'individus a parcouru la ville en chantant des chansons hostiles au Gouvernement actuel. Aucune tentative d'opposition n'a été faite contre cette promenade. Hier encore, à l'occasion de la fête de nom du Grand Duc Léopold II, beaucoup de maisons, situées dans les campagnes aux environs de Livourne, ont été illuminées.

Des rapports qui me parviennent de toutes parts me montrent que la malveillance contre les Français s'accroît en raison directe des craintes que la situation inspire au Gouvernement actuel.

Je crois de mon devoir d'insister auprès de Votre Excellence pour qu'elle veuille bien ordonner l'envoi à Livourne d'un bâtiment de la Marine impériale.

Le 9 octobre 1859.

J'ai l'honneur d'adresser par le courrier de ce jour à Votre Excellence et sous le timbre de la Direction commerciale, la traduction du Décret inséré au *Moniteur Toscan* du 8 octobre et qui modifie profondément le système douanier du Grand Duché.

Ce décret est un acte politique destiné à souder plus complètement encore la Toscane au Piémont.

En prenant une résolution aussi grave, le Gouvernement actuel s'est si peu préoccupé des intérêts commerciaux du pays, qu'il ignorait entièrement les conditions du tarif piémontais qu'il vient d'adopter. Le 9, cinq dépêches télégraphiques ont été expédiées de Florence à Gênes pour demander avec instance le tarif piémontais, dont pas un exemplaire ne se trouvait à la disposition du Gouvernement toscan.

Le 14 octobre 1859.

Je me suis rendu à Florence.

Mon voyage avait pour but de m'entendre avec M. le chargé d'Affaires, le comte de Mosbourg, sur différents points du service. Je suis heureux de pouvoir dire à Votre Excellence qu'il y a la plus complète concordance entre les idées de M. de Mosbourg et les miennes, sur les événements actuels.

Les avis sont très partagés sur les effets que produira l'adoption du système douanier du Piémont. Les uns y voient la ruine de Livourne au profit de Gênes. Les autres, une protection efficace donnée à certaines industries nationales. Ces derniers sont les moins nombreux et je crois que, quand on appréciera dans toutes ses conséquences la révolution

douanière qui vient d'être opérée, le nombre des adversaires de l'état de choses actuel augmentera singulièrement.

Un bruit qui prend une grande consistance circule ici depuis hier. On assure que le Prince de Carignan va arriver pour gouverner la Toscane au nom du Roi Victor Emmanuel.

Dépêche télégraphique. Le 16 octobre 1859.

Je viens de lire une lettre de M. Pietri (1) qui dit textuellement : « La déchéance du Grand Duc est consommée. Son retour considéré comme impossible, aussi personne n'y songe plus. » Tous ces mots y sont soulignés.

Nous considérons la présence d'un bâtiment de guerre comme indispensable.

Le 17 octobre 1859.

La lettre que j'ai signalée à l'attention de Votre Excellence par ma dépêche télégraphique en date du 16 a été écrite de Sartène par M. Pietri à un de ses amis de Livourne. Les mots que j'ai rapportés à Votre Excellence sont tracés en caractères plus forts et soulignés comme pour fixer plus vivement l'attention des personnes auxquelles elles doivent être communiquées.

Il est très fâcheux qu'un homme dans la position de M. Pietri, auquel on attribue la connaissance de la pensée intime de l'Empereur et qui lui-même par ses allures semble encourager jusqu'à un certain point cette opinion, écrive de pareilles choses.

(1) Pietri avait été préfet de police jusqu'à l'attentat d'Orsini.

Il ajoute ainsi aux difficultés déjà si grandes de la tâche que les Agents de l'Empereur ont à remplir en Toscane.

Le *Prony* est entré, ce matin, dans le port. Je remercie Votre Excellence d'avoir bien voulu accéder à la demande que je lui ai adressée à cet égard. La présence de ce bâtiment produira, j'en suis convaincu, les meilleurs effets et ranimera le courage de beaucoup de personnes qui ont grandement besoin d'être soutenues en prévision des événements qui se préparent.

On m'assure que les partisans du Piémont, désespérant de leur cause, viennent de s'unir à Mazzini et qu'une partie de la classe ouvrière est travaillée en ce moment par ses Agents.

Je crois qu'il serait utile de se tenir bien au courant de ces menées, afin de ne pas être surpris. Avec 3 ou 4000 francs employés à propos, je pense qu'on pourrait voir clair dans cette fange.

Le 24 octobre 1859.

Les espérances que concevaient les partisans de la Dynastie de Lorraine sont très affaiblies depuis quelques jours. La réponse que Sa Majesté a faite à la Députation toscane (1), telle qu'elle a été communiquée au public et avec les commentaires qui l'ont accompagnée, a produit une grande sensation. Les chefs du mouvement actuel y ont trouvé, ou du moins ont voulu faire croire qu'ils y trouvaient des encouragements sérieux, et leur attitude a tout naturellement influé sur les personnes dévouées au Grand Duc.

Ceux-ci, qui depuis quelque temps reprenaient courage et

(1) Le 16 octobre, l'empereur avait reçu des délégués de Florence et leur avait déclaré que le retour de la maison de Lorraine s'imposait moyennant quelques concessions.

cherchaient à s'organiser en prévision des événements qu'ils espéraient, disent aujourd'hui qu'on les abandonne, qu'on les livre même à leurs adversaires.

Un article inséré au *Moniteur Toscan* du 21 de ce mois, et dans lequel le Gouvernement rend compte de l'accueil fait à Berlin par le Ministre des Affaires Étrangères à la Députation du Grand Duché, est venu ajouter encore à l'effet produit par les paroles qu'on assure avoir été prononcées par l'Empereur.

Les dernières nuits ont été signalées par un grand nombre d'arrestations. Beaucoup des individus arrêtés appartiennent au parti de Mazzini ou de Guerrazzi, et ont joué un rôle actif dans les événements de 1848. Mais il paraît qu'il en est d'autres différant complètement d'opinion avec ceux-là et connus plutôt pour leur attachement à la famille Grand Ducale, qui ont été aussi frappés par l'autorité.

Je ne sais pas jusqu'à quel point ces mesures rigoureuses étaient nécessaires. Sans doute, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Excellence, le parti Mazzinien s'agite, mais par cela même qu'on le sait, le danger est presque conjuré.

Je pense que ces arrestations ont un double but, se débarrasser d'abord de quelques individus remuants et permettre ensuite de parler bien haut des projets de Mazzini, du travail des agents de désordre pour arriver à dire : « Vous le voyez, nous employons toutes nos forces pour maintenir la tranquillité, mais l'état précaire dans lequel on nous laisse paralyse nos efforts. Si vous n'acceptez pas notre union avec le Piémont ou si, au pis aller, vous ne permettez pas une régence sous le prince de Carignan, nous ne répondons plus de rien. »

Ces appréciations de la conduite du Gouvernement m'ont été communiquées par des personnes à l'opinion desquelles j'attache une véritable importance, et je les ai accueillies avec d'autant plus d'intérêt qu'elles coïncidaient avec mes idées personnelles.

Monseigneur Gavi, évêque de Livourne, est venu me rendre la visite que j'avais eu l'honneur de lui faire. Ce vénérable prélat m'a déclaré que le clergé tout entier, par cœur, par devoir, était profondément attaché à ses princes et désirait vivement leur retour. Il m'a assuré que la plus grande majorité du peuple toscan partageait cette sympathie et que si le suffrage universel pouvait fonctionner librement, sûrement, en dehors de la pression des autorités piémontaises, il ne mettait pas en doute que le résultat justifierait d'une manière éclatante ce qu'il me disait.

Depuis lors, d'autres ecclésiastiques sont venus me voir et m'ont tenu le même langage. L'un d'eux, autrefois curé d'une des plus importantes paroisses de Livourne, et aujourd'hui chanoine de la Cathédrale, m'a donné les détails les plus circonstanciés sur la force du parti du Grand Duc et, lui aussi, m'a assuré que le suffrage universel ferait triompher sa cause. Mais en même temps, il n'a pu me dissimuler le peu d'énergie, la défaillance morale de ce parti. M. Matteini (c'est le nom de cet ecclésiastique) demande, lui, que le suffrage universel s'exerce, non pas seulement en dehors de l'action des Agents piémontais, mais sous le contrôle réel des représentants de l'Empereur.

Sans discuter le mérite de cette combinaison, je crois devoir la faire connaître à Votre Excellence, pensant qu'elle lui donnera, plus que tout ce que je pourrais lui dire, une idée exacte de la situation du parti des Princes.

Ce matin, les troupes de la garnison rassemblées à la citadelle ont, en présence du Gouverneur, prêté serment de fidélité au Roi Victor Emmanuel. Aucun incident n'a eu lieu pendant cette cérémonie qui a causé dans Livourne une grande sensation. Un peu plus tard les Officiers de la Marine, réunis dans l'église de Saint Antoine, ont aussi juré fidélité au Roi de Piémont. Une foule de personnes, appartenant à la plus basse classe de la société, remplissait l'église lorsque le ser-

ment a été prononcé, la foule s'est écriée : « Mort à celui qui le trahira ! » Ceci était un avertissement pour MM. les officiers de la Marine toscane qui passent pour être dévoués au Grand Duc.

La nouvelle de la paix de Zurich n'a pas produit la moindre sensation (1). On a remarqué seulement qu'elle avait été signée entre la France et l'Autriche et que, comme le Piémont n'y figurait pas, la question ne regardait en rien l'Italie centrale.

Les partisans du Gouvernement actuel disent par ailleurs que tout cela a lieu pour la forme, mais qu'au fond l'Empereur Napoléon ne voulait pas l'annexion et désapprouvait ce qui se fait à Florence au nom du Roi de Piémont, il aurait depuis longtemps témoigné son mécontentement à Sa Majesté Victor Emmanuel et que celui-ci aurait empêché les choses d'aller si loin.

La prestation de serment qui a eu lieu ce matin vient donner plus de force encore à ces déclarations, la présence du *Prony* a produit les effets que j'en attendais, la colonie française remercie l'Empereur de sa sollicitude pour elle. D'un autre côté, le parti des Princes y voit une preuve de sympathie pour sa cause et elle lui est précieuse à double titre, car il sait que la présence de ce bâtiment contrarie vivement ses adversaires.

Bernard DES ESSARDS.

(à suivre.)

(1) Tous les manuels donnent le 11 novembre 1859 comme date de la signature de la Paix de Zurich. On voit ici qu'elle est mentionnée dans une lettre du 24 octobre.

LE CHIEN D'ASAD BEY.

Au temps où j'étais étudiant à l'École d'Agriculture de Guizeh, j'allais passer mes heures de loisir dans un modeste café près de la grande rue, au bord d'un petit canal, à l'ombre de vieux arbres. Il représentait à mes yeux le trait d'union entre la ville et la campagne, entre la civilisation brillante et la simplicité archaïque. On s'installait sans façon en un endroit où l'on pouvait savourer un café en toute tranquillité, jouir du clapotis de l'eau, regarder passer les femmes, cependant que les oreilles étaient assourdis par le vacarme des trams et les narines infectées par la fumée des autos.

L'établissement avait un habitué, un homme d'une solide carrure, au visage rond, au nez camus, aux yeux rabougris. Nous étions alors à l'approche de l'hiver et, à certains détails piteux de son costume, on identifiait un malheureux retraits. Je ne me rappelle pas être venu un seul jour dans ce café sans le rencontrer. Il avait fait choix une fois pour toutes d'une place près de la porte, où il s'asseyait d'une manière un peu prétentieuse. Sur ses épaules un vieux châle usé était jeté : sa tasse de café devant lui, il fumait un narghileh, s'interrompant de temps à autre pour appeler le garçon à qui il donnait ses ordres. Il était toujours accompagné d'un chien noir, très laid, de la race des bêtes d'Ermant, qui

emplissait le café de ses aboiements prolongés. Son maître aimait à le caresser et exagérait même ses attentions à son égard ; il lui adressait quelques mots en anglais, toujours les mêmes, sur un ton plaintif :

— *Come here Jimmy! Come here my dear!*

Le garçon avait l'habitude de lui apporter de l'eau dans une assiette propre et lui réservait les reliefs des repas, sans s'émouvoir des récriminations de la clientèle ni de l'exaspération du patron.

En arrivant un jour, je fus témoin d'une algarade entre lui et Owais, le petit cireur de bottes. L'homme lançait au gamin de basses insultes d'une voix tonitruante ; il avait les veines gonflées, les yeux injectés de sang, et n'arrêtait sa bordée d'injures que pour cracher devant lui d'un air méprisant. Le chien aboyait furieusement après le cireur et avait fini par s'agripper aux pans de son vêtement. J'essayai de m'interposer, puis je gagnai ma place, non loin du canal, et me mis à repasser mon traité anglais d'agriculture égyptienne. Ce fut le patron qui mit fin à l'incident en chassant Owais et en calmant l'efendi par quelques paroles doucereuses. Le chien lâcha les habits du gosse, revint vers son maître qu'il considéra longuement tout en remuant la queue, s'étendit à ses pieds et s'endormit.

Owais, portant sa boîte, arriva près de moi suivant son habitude et je lui tendis machinalement mes souliers. Pendant qu'il nettoyait mes chaussures, j'étais absorbé dans ma méditation. Au bout d'un moment, sans lever les yeux de mon livre, je lui demandai :

— Qui est-ce ?

— Un vague médecin, me répondit-il sans cesser sa besogne. Il prétend avoir été autrefois médecin-chef dans l'armée.

— Et maintenant ?

— Il a pris sa retraite.

Brusquement, il leva la tête et ajouta :

— Figurez-vous, mon Bey, qu'il voulait me donner

une petite piastre pour que je nettoie ses chaussures et que je lui fournisse des lacets neufs. Et quels souliers dégoûtants ! On n'a jamais rien vu de pareil. Je vous assure que le cirage ne les a pas fréquentés depuis que son Excellence a quitté l'armée.

Je remarquais que l'individu nous lançait des coups d'œil furibonds et je voulus changer le tour de la conversation, mais ce fut impossible, car Owais revenait à sa querelle :

— Une petite piastre pour un nettoyage et une paire de lacets neufs. C'est mon gagne-pain, Monsieur. C'est un travail que je ne peux faire sans un juste salaire. Encore s'il s'agissait d'un pauvre diable, je le ferais gratuitement, mais celui-là a des ressources, c'est un vrai grippe-sou qui cache ses économies.

L'homme crachait à terre avec fureur, ce qui incita Owais à la modération :

— C'est vrai, continua-t-il sur un ton plus bas. Si vous alliez chez lui, vous croiriez piétiner un tas de fumier ou pénétrer dans un parc à bestiaux. Il thésaurise, oubliant que la mort est la fin de tout. Si l'on ne profite pas de sa fortune en ce bas-monde, à quoi sert-il d'amasser de l'argent ? Mais laissons cela, Monsieur, il vaut mieux ne plus parler de l'existence de cet homme.

Je délaissai le café durant quelque temps. Un jour, j'étais dans un tram, plongé dans la lecture du *Messager*, lorsque je sentis monter un homme dans le compartiment, littéralement bondé, et s'insinuer parmi les personnes assises. De tous côtés, les voyageurs faisaient entendre des grognements. Je levai la tête pour examiner l'intrus et mon regard tomba au premier abord sur un affreux chien noir que je reconnus tout de suite. Devant moi, le médecin-chef essuyait un visage contracté et, tout en s'évertuant de replacer son manteau sur ses épaules, il poussait son voisin en maugréant. Nos yeux se rencontrèrent : je lui souris inconsciemment et je vis qu'il me rendait

mon salut par un sourire discret. Soudain, il me dit tout d'un trait :

— On paie six millièmes à cette maudite Société pour une place minuscule. Sommes-nous des hommes ou des animaux ? Nous sommes entassés comme dans des wagons à bestiaux. Pourquoi, aux heures d'affluence, n'ajoute-t-on pas une voiture ? Par Dieu, les « Suarès » (1) dans lesquels on ne payait que trois millièmes étaient mille fois plus confortables que ce tram.

Je l'approuvai et reprochai à la Compagnie cette négligence. Son visage s'épanouissait et il s'exprima dès lors sur un ton affectueux, sans contrainte ; on aurait pu croire qu'il me connaissait depuis des années :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu au café depuis quelques jours ?

— J'ai été très occupé. Les cours nous prennent un temps fou.

— Jeune homme, si vous aviez été avec nous dans l'armée, vous jugeriez dérisoires nos occupations d'aujourd'hui... Je ne trouvais pas même le moyen d'avaler un bol de lait le matin.

— Vous êtes resté longtemps dans l'armée ?

— Quarante-cinq ans, me répondit-il d'une voix posée, tout en jouant avec sa chaîne de montre. Quarante-cinq ans sous la tente, à dos de cheval, à secourir les blessés ou à soigner les malades. Puis j'ai quitté ce service absorbant, épuisant et pénible, avec une pension de retraite qui n'est pas plus profitable à des ânes qu'à des hommes : ni indemnité ni récompense.

Il se pencha vers moi en souriant :

— Vous connaissez bien le proverbe : « Faites du bien aux Turcs, ils vous bâtonnent. »

Une place se trouvait vacante à côté de moi. Il regarda

(1) On appelait ainsi les omnibus à chevaux, du nom de l'administrateur de la Compagnie

son chien accroupi à ses pieds et lui dit en faisant claquer ses doigts :

— *Come here Jimmy, comme here my dear!*

Et il lui désignait l'emplacement vide. Le chien se releva, s'étira, bâilla d'une façon maussade et sauta à côté de son maître, malgré les regards courroucés des voyageurs. Le médecin militaire se tourna vers moi et caressa la bête :

— De ma vie, me dit-il, je n'ai vu un chien aussi fidèle que ce Jimmy. C'est un être humain, ce n'est pas une bête. Il me tient lieu de progéniture : c'est mon enfant ; de domesticité : c'est ma plus sûre escorte ; de protection : c'est un gardien qui n'hésiterait pas à verser son sang pour me défendre. Croiriez-vous que je vis seul avec lui à la maison ?

Il dirigea son regard vers son chien :

— *Oh! Jimmy, I love you very much.*

Tout près de nous se tenait un cheikh vénérable, tout pénétré de la récitation de ses litanies. Soudain, il sentit le corps d'un animal frôler sa robe, il s'éveilla de sa torpeur et se retourna d'un bond. Dès qu'il eut remarqué le chien, il se précipita furieux en débitant des malédictions et des injures. Puis il leva son gourdin dans la direction de la bête pour le faire déguerpir. Asad Bey lui lança un coup d'œil incendiaire et lui cria, le visage congestionné :

— Qu'est-ce que tu veux à ce chien ?

— Que tu le fasses descendre de la banquette ?

— Que je le fasse descendre de la banquette...

— Sa place n'est pas là.

— Et d'abord qui es-tu pour donner des ordres à tout le monde ?

— Le chien est un animal impur et je suis un homme pieux. Il faut le faire descendre.

— J'ai payé six millièmes pour monter, moi et mon chien, et personne ne pourra le faire descendre.

— Je vais m'en charger moi-même.

Le cheikh brandit son bâton pour en frapper le chien, mais en un rien de temps, Asad Bey le lui avait arraché et l'avait jeté hors du tram en marche. Il n'en fallut pas davantage pour que les deux hommes se prissent au collet : ce fut un pugilat furieux, auquel le chien ne resta pas étranger, mordant les mollets du cheikh et déchirant sa robe. Tous les voyageurs et moi-même nous nous évertuâmes de séparer les deux forcenés... Le tram stoppa et le receveur partit chercher un agent.

*
* *

Les journées s'écoulaient et mes entrevues au café avec Asad Bey se multiplièrent. Il en résulta entre nous une certaine intimité. Je me rendis compte d'ailleurs que c'était un être sociable plus que je ne me l'étais imaginé au premier contact. Lorsqu'il m'apercevait dans mon coin familial, penché sur mes livres pour repasser mes leçons, il respectait mon travail et n'ouvrait pas la bouche. Quand il voyait que je ne faisais rien, il m'invitait à sa table, mais je ne me souviens pas qu'il m'ait une seule fois offert une tasse de café ni même une cigarette. Sa conversation, d'une grande pauvreté intellectuelle, était reposante : c'étaient des histoires de sa vie passée dans l'armée, des anecdotes sur son chien qui, naturellement, n'étaient pas dépourvues d'exagérations et de forfanteries. Lorsqu'il commençait à parler de son chien, ses yeux brillaient d'un éclat singulier : on aurait cru qu'il vous entretenait d'un fils unique, auquel il avait voué une tendresse passionnée.

*
* *

J'avais espacé mes visites au petit café. La première chose qui me frappa lorsque j'y retournai, ce fut l'absence

d'Asad Bey. Le garçon, que j'interrogeai, ne sut que répondre. Quelques minutes plus tard, surgit Owais, le cireur de bottes, tout joyeux, qui faisait retentir ses brosses sur sa boîte de bois :

— Qu'est-il arrivé ? lui demandai-je.

— Une nouvelle extraordinaire... On a emmené le chien d'Asad Bey dans le fourgon de la fourrière.

— En voilà une histoire.

— J'ai été témoin de la chose.

J'en eus un certain chagrin, mais c'était, en somme, une aventure insignifiante, et je pensais que je reverrais le lendemain mon ami arriver avec son chien et s'installer à leur endroit accoutumé.

Pourtant, lorsque je revins au café après quelques jours j'aperçus Asad Bey, mais ce fut en vain que je regardai de tous côtés pour voir le chien. Notre ami avait les traits tirés et ses yeux mornes se perdaient dans le vague : il répondit distraitement à mon salut et garda le silence. Je ne voulus pas l'importuner davantage, j'allai m'attabler dans mon coin, ouvris un livre et commençais à travailler. J'étais à peine installé qu'il partit dans un long monologue, s'en prenant à un personnage invisible placé devant lui :

— On confisque mon chien et l'on me réclame une livre pour le libérer. Une livre. C'est une ignominie, un vol. Quelle sale administration !

De dégoût, il cracha et poursuivit :

— ... Je leur ai pourtant fait entendre que j'étais médecin... le chef du corps médical du neuvième corps d'armée, celui qui a vaincu les rebelles du Nit Blanc et du Darfour, un personnage important enfin, dont le passé est plein d'actions d'éclat. Quelle stupide administration qui prétend ignorer les hommes de valeur ! Maudite administration !

Il cracha de nouveau. Il parlait sans se tourner dans ma direction et pourtant le discours m'était bien adressé puisqu'il n'y avait pas âme qui vive dans le café en dehors

de nous. Je crus donc convenable d'y prendre quelque intérêt :

— Tous les services sont plus ou moins en désordre...

Cette réflexion eut le don de l'exaspérer et il continua, son regard toujours obstiné vers l'infini :

— Sauf ce service-là... il n'est même pas en désordre... il est inexistant... Croiriez-vous qu'ils contestent mes déclarations officielles attestant que Jimmy n'est pas enragé, qu'il n'est pas un chien errant? Ils disent que les règlements doivent être appliqués. Les règlements! Je leur ferai voir comment on doit mettre en pratique ces règlements en ce qui nous concerne, mon chien et moi... Je leur ferai voir...

Il abattit un énorme coup de poing sur la table et cette fois se tourna vers moi, avec des regards de feu :

— J'ai adressé une pétition au Ministre de la Guerre pour obtenir la libération immédiate de mon chien... Tout de suite, vous m'entendez.

— Vous avez bien fait, lui répondis-je aussitôt.

*
* *

Le lendemain je partais avec un groupe d'étudiants pour une excursion en Haute-Égypte : nous devions y passer une semaine entière à nous promener à la campagne, à visiter les sites antiques. Le deuxième jour après mon retour au Caire, je me rendais au café. Owais était assis à croupetons en avant de la table la plus propice à lui fournir des pratiques. Je l'appelai et lui demandai à brûle-pourpoint :

— Qu'est-il advenu du chien d'Asad Bey?

Il me répondit en souriant :

— Que Dieu vous laisse en vie!

— On l'a donc tué?

— Il y a quatre jours.

— Asad Bey n'a pas versé la somme ?

— Versé la somme ? Il aurait mieux aimé perdre ses yeux que de payer une livre.

Asad Bey arrivait, s'appuyant sur un gourdin grossier, marchant avec peine. Lorsqu'il fut près de moi, il m'adressa un faible sourire et s'assit : sur sa face on découvrait un masque de lassitude découragée, on aurait dit qu'il venait d'échapper à une catastrophe. Il me désigna la chaise vide devant lui :

— Faites-moi le plaisir de vous asseoir.

Nous commençâmes à parler de choses sans importance. Sa voix était neutre et ses regards étaient presque éteints. Il ne dit pas un mot de Jimmy et je vis qu'il ne désirait pas aborder ce sujet. Le silence devint pesant. Je pris congé et regagnai mon coin.

Depuis cette époque, Asad Bey fut beaucoup moins assidu et je ne l'apercevais plus régulièrement à chacune de mes visites. Il avait aussi changé de boisson : au lieu de l'immuable et unique café sans sucre, il ingurgitait maintenant plusieurs rasades de raki. L'alcool lui montait à la tête et il ne s'arrêtait plus de parler, il s'exprimait sur un diapason impossible comme s'il proférait des insultes. Il s'en prenait inmanquablement au Service vétérinaire, injuriait en même temps l'univers entier et il terminait toujours ainsi sa harangue :

— Tout ça, c'est vol et compagnie...

Il m'invita une fois à prendre un zébib :

— Cela ne fait pas de mal, me dit-il. Je suis médecin et je vous assure que cela fortifie le sang et excite l'appétit. C'est la meilleure de toutes les boissons.

La conversation d'Asad Bey devenait insupportable. Finies ces délicieuses histoires qui m'enchantaient. Il ne me laissait plus travailler en paix et, bien au contraire, il m'assaillait de ses vociférations bruyantes, auxquelles je devais me montrer attentif. Il exigeait mon approbation et s'il me voyait distrait, il se ruait à ma table avec sa consommation, s'asseyait à côté de moi et déversait le

torrent de ses récriminations et de ses invectives à l'humanité entière.

Un beau jour, le propriétaire du café lui présenta son compte mensuel, car Asad Bey avait l'habitude de régler ses consommations le premier de chaque mois. Asad Bey examina avec mauvaise humeur le papier qui venait de lui être remis et hurla à la figure du patron :

— Cent piastres... une livre... c'est un vol. Jamais de la vie ! Je ne paierai pas.

Il déchira le compte et en jeta les morceaux à la tête du patron. Celui-ci s'approcha d'Asad Bey avec douceur pour lui fournir le détail des boissons qui avaient été commandées. L'autre le repoussa violemment :

— Tu vas fichier le camp, hurla-t-il. Je ne te donnerai rien. Vous êtes tous des voleurs et des mendiants.

Rouge de colère, le propriétaire répliqua :

— Les voleurs et les mendiants, ce sont ceux qui ne paient pas leurs dettes.

— Ta gueule ! Sais-tu seulement à qui tu parles. Je suis Asad Bey, ancien médecin-chef du neuvième corps d'armée égyptien.

— Cela m'est bien égal. Je veux mon argent. Cette livre n'est pas celle du Service vétérinaire, que tu n'as pas payée pour la libération de ton chien. C'est le prix de consommations que tu as commandées dans mon établissement.

Cette réflexion suffit à mettre Asad Bey hors de lui. Il ressemblait à une panthère déchaînée et clamait d'une voix que secouaient des hoquets :

— Qu'est-ce que tu me chantes-là, espèce d'insolent ? La livre du Service vétérinaire ! La livre du chien ! Te figures-tu que je n'ai pas payé par avarice ? Répète un peu, si tu l'oses ! Pour ce chien, ce n'est pas une livre, mais cent livres, que j'aurais versées de bon cœur. C'est pour embêter l'administration que je n'ai pas voulu payer même un millième.

Je le vis mettre une main tremblante dans sa poche.

Il en tira un billet d'une livre et le déchira avec rage :

— Ah ! c'est comme ça, je ne suis pas capable de payer une livre. Eh ! bien, maintenant, tu ne pourras plus le dire.

Il bondit sur l'homme pour l'étrangler. Ses ongles s'implantaient dans le cou de son adversaire. Ce fut une bataille qui nécessita l'intervention de la police.

*
* *

L'état d'Asad Bey ne cessa d'empirer : je le rencontrais toujours ivre, avec un aspect minable et les habits déchirés. Il était semblable à ces vagabonds victimes des stupéfiants, qui sollicitent sur la voie publique la charité des passants. Sa conversation ne roulait que sur des questions d'argent et il n'oubliait jamais la malheureuse livre qu'il n'avait pas payée pour faire libérer son chien. Avec une étrange obstination, il essayait de me convaincre qu'il avait pris cette attitude uniquement pour narguer le Service vétérinaire, pour lui faire comprendre qu'il n'était pas négligent ni dans la gêne. Cette histoire, il la racontait à tout venant, au café comme dans la rue, avec des menaces et des paroles outrageantes. S'il ne rencontrait personne à qui parler, il entretenait son courroux par un long monologue, accompagné de gesticulations désordonnées.

Son avarice sordide fit place à une prodigalité insensée : il dépensait à droite et à gauche sans compter. Il se rendait souvent, me disait-on, au Service vétérinaire pour nourrir les chiens gardés en fourrière et versait des sommes considérables pour faire délivrer les permis voulus, en vue de leur élargissement. Il me poussait à la dépense :

— Profitez de votre argent pour être heureux ! Ce bas-monde ne mérite pas une minute de souci.

*
* *

Les vacances arrivèrent et pendant trois mois je ne fréquentai pas le café. Rien n'avait changé au moment de mon retour. Ma table préférée était toujours au même endroit, proche du canal, surplombée par le feuillage des vieux arbres : il me sembla que je n'étais parti que depuis trois jours, et je fus accueilli par des visages connus, qui m'adressèrent des sourires d'intelligence. Je considérai l'assistance avec un air tout réjoui du rappel des souvenirs.

Soudain, une inquiétude me prit et je demandai à Owais, qui s'empressait joyeusement de nettoyer ma chaise et se félicitait déjà d'avoir à cirer mes chaussures :

— Où est Asad Bey ?

Il s'arrêta net et me regarda : son sourire s'était figé et son exubérance était tombée. C'est d'une voix triste qu'il me dit :

— N'avez-vous donc rien su ?

— Non.

— On l'a enfermé à l'hôpital des fous. Dernièrement son état était pitoyable. C'est moi qui m'occupais de lui.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je vous dis la vérité.

— Pourrai-je lui rendre visite à l'hôpital ?

Owais avait placé sa caissette sous mes pieds, il essayait lentement mes souliers et, sur un ton qui se résignait sans réserve en face de la fatalité, il me répondit :

— Oh ! non, Monsieur... Vous ne le verrez plus... Il baissa la tête... Je fis de même, et le fil de mes pensées m'amena à considérer qu'Asad Bey avait été calomnié...

Mahmoud TEYMOUR.

Traduit de l'arabe par Gaston WIET.

BAUDELAIRE ET LA MODERNITÉ.

Cet homme, tel que je l'ai dépeint, ce solitaire doué d'une imagination active, toujours voyageant à travers le grand désert d'hommes, a un but plus élevé que celui d'un pur flâneur, un but plus général, autre que le plaisir fugitif de la circonstance. Il cherche ce quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la modernité (1).

A Baudelaire revient sans doute le mérite d'avoir libéré la critique moderne de l'obsession poétique de la Nature. Cette première démarche accomplie, l'esthétique de Baudelaire devenait, au lieu d'une théorie de la beauté, une théorie de l'expression. Ou plus exactement du couple inséparable que forment l'impression et l'expression corrélatrice. Baudelaire s'applique çà et là à préciser le rapport de l'impression et de l'expression, et à définir la démarche artistique qu'exigent l'obéissance à l'impression ou le désir « d'exprimer le non-moi en images plus vivantes que la vie elle-même » (2).

(1) *Le peintre de la vie moderne*. Œuvres complètes de Baudelaire. Éd. Y. G. le Dantec, collection «La Pléiade», t. II, p. 335.

(2) *Idem*, p. 333.

Le problème est particulièrement délicat si l'on considère la durée qui sépare nécessairement l'expression de l'impression. Pour exprimer et faire œuvre d'art, il faut à quelque moment fixer l'impression et se refuser au courant des impressions nouvelles. Seule une expression *immédiate* permettrait de résoudre l'antinomie qui oppose le besoin impérieux d'exprimer et la crainte de rien perdre de la vie, « de n'aller pas assez vite, de laisser échapper le fantôme avant que la synthèse n'en soit extraite et saisie » (1).

L'on en vient ainsi à imaginer pour idéal une *expression immédiate* de ce genre, c'est-à-dire, une conception presque instantanée de l'œuvre et, dans la mesure du possible, une grande rapidité d'exécution.

Cela est évident « pour le croquis de mœurs, la représentation de la vie bourgeoise et les spectacles de la mode », toutes scènes d'actualité pour lesquelles « le moyen le plus expéditif et le moins coûteux est évidemment le meilleur. Plus l'artiste y mettra de beauté, plus l'œuvre sera précieuse ; mais il y a dans la vie triviale, dans la métamorphose journalière des choses extérieures, un mouvement rapide qui commande à l'artiste une égale vélocité d'exécution » (2). Mais l'art le plus ambitieux peut se proposer le même idéal, et désirer, sinon « le feu, l'ivresse de crayon, de pinceau, ressemblant presque à une fureur » de Constantin Guys (3), du moins une possession si intime de tous les moyens d'expression que « l'exécution idéale » devienne rapide et presque « inconsciente » (3). Baudelaire prête à Delacroix cette parole : « Puisque je considère l'impression transmise à l'artiste par la nature comme la chose la plus importante à traduire, n'est-il pas nécessaire que celui-ci soit armé à l'avance de tous les

(1) *Le peintre de la vie moderne*, t. II, p. 340.

(2) *Idem.*, p. 327.

(3) *Idem.*, p. 340.

moyens de traduction les plus rapides?» (1) *Les années de Bruxelles*, quoique sans doute apocryphes, systématisent curieusement cette idée, en tout cas dans un sens très baudelairien : « J'aime à imaginer un art dans lequel le caractère de durée serait remplacé par le provisoire. Art constamment appliqué à la vie. Spectacles. Saisons. Le soleil. Les danseuses et la danse... » (2)

Cette constante application à la vie représente l'extrême limite d'un art fidèle à la modernité : non plus même la modernité de l'époque présente, mais presque celle de l'instant. Ainsi cet aspect-limite de l'esthétique baudelairienne (l'autre limite étant la recherche indéfinie d'une expression *pure* par une série d'approximations presque mathématiques comme chez Poë et Mallarmé), ne prend tout son sens qu'à l'intérieur d'une théorie, plus générale et moins exaspérée, de la modernité.

Le concept esthétique de modernité, recouvrant des réalités très diverses, présente une confusion certaine. Mais cette confusion est nécessaire pour expliquer comment des réalités différentes ont pu se charger de cette même valeur presque sentimentale qui s'attache à l'œuvre qualifiée de moderne. L'œuvre « moderne » est marquée d'un certain coefficient qui lui vaut un retentissement immédiat sur notre sensibilité. C'est surtout, croyons-nous, cette position que défendent maladroitement les Modernes de la Querelle. Et, pour demeurer dans les limites de notre sujet, lorsque Balzac vante la génération de 1830, il argumente de la même manière que ceux qui défendaient contre les Anciens, et contre eux-mêmes, les écrivains du xvii^e siècle. « A travers le kaléidoscope de 1830, il est difficile de distinguer les objets. Eh bien, nous sommes injustes envers nos contemporains comme jadis nos pères l'étaient

(1) *L'œuvre de la vie de Delacroix*. BAUDELAIRE, t. II, p. 300.

(2) *Loc. cit.*, II, p. 708.

envers les œuvres de l'époque, qui, dans le dernier siècle, correspond à la nôtre. Croyez-vous qu'en 1730, Monsieur de Voltaire fit grande sensation?» (1) Ainsi l'idée de modernité s'insère dans un large courant de la critique française.

Ce n'est qu'au XIX^e siècle cependant qu'elle prend toute son importance, qu'elle fait l'objet d'analyses moins inexactes et mieux aptes à fonder une théorie de l'expression. Au reste, la question se déplace : il s'agit moins de savoir si les écrivains contemporains peuvent ou non égaler les Anciens, que de dire si la vie moderne peut fournir à l'écrivain une impression de qualité égale à celle que lui fournirait le monde ennobli et coloré de l'histoire, ou même le monde immuable de la Nature. D'un mot, la modernité de *l'expression* se double d'une modernité de *l'impression*, car la traduction d'impressions modernes requiert évidemment une expression moderne.

C'est là une idée étrangère à la plupart des romantiques. « Pour parler avec Gautier, les romantiques trouvaient que la représentation de la vie moderne était inutile, bourgeoise et contraire au lyrisme » (2). Le sentiment de la Nature, le lyrisme personnel ou impersonnel, l'histoire même, qui aurait pu donner le goût du présent, de l'histoire qui se fait, mais qui, reportant aux siècles plus riches en couleurs et plus pittoresques, détournait au contraire du présent trop pauvre, l'exotisme enfin, qui cherche lui-même dans le dépaysement un remède à la réalité présente, tout les éloignait du moderne. Hugo cependant ajoutait à ses autres ambitions celle de peindre la vie moderne et donnait par exemple *les Misérables*, mais sans système et dans une intention tout autre. Du moins reconnaissait-il, en prenant la parole sur la tombe de Balzac, la valeur du moderne balzacien. « Tous ses livres ne forment

(1) *Études historiques et politiques*. — (2) Ernst-Robert Curtius. Balzac, p. 384.

qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir et marcher et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible, mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine... Il saisit corps à corps la société moderne» (1).

C'est en effet Balzac qui apporte la contribution la plus importante à l'étude de la modernité. Balzac, qui est à tant d'égards le maître de Baudelaire (2). D'abord, il aime et admire sincèrement son époque. A l'un de ses héros « notre grand xix^e siècle apparut avec ses magnificences collectives, sa critique, ses efforts de rénovation en tous genres, ses tentatives immenses et presque toutes à la mesure du géant qui berça dans ses drapeaux l'enfance de ce siècle... toutes ces grandeurs, peut-être, échappent au regard de ceux qui les mettent en scène et qui en sont les ouvriers» (3). Mais cette seule admiration pour son époque ne suffirait pas à faire de lui un défenseur de la modernité. L'essentiel est qu'il la trouve tout aussi digne d'expression que n'importe quel autre « sujet » : « L'auteur a choisi pour sujet de son œuvre la société française » (4). Notons cependant que Balzac, s'il consacre toute son œuvre à la peinture de la vie moderne, n'analyse guère la notion de modernité, ou plutôt, pour parler son langage, de « contemporanéité ». L'idée même n'est pas poussée dans toutes ses conséquences esthétiques. C'est Théophile Gautier qui le premier interprètera Balzac en montrant que la modernité est au principe de son œuvre. « L'on a fait nombre de critiques sur Balzac, écrit Gautier, et parlé de

(1) *Actes et Paroles*.

(2) M. Randolph Hughes, dans un article très systématique et partial du «*Mercur de France*» (t. XI, 1934, p. 476, 599), met justement en évidence que Baudelaire subit peut-être plus profondément l'influence de Balzac que celle de Poë même. Mais il en tire des conclusions tout à fait excessives.

(3) *Béatrix*, p. 99.

(4) *Œuvres complètes*, t. XXII, p. 521.

lui de bien des façons, mais on n'a pas insisté sur un point très caractéristique à notre avis : ce point est la modernité absolue de son œuvre» (1). Et Gautier examine plusieurs aspects de cette modernité balzacienne. Incidemment, il reconnaît l'existence, à côté de cette beauté pittoresque et de couleur locale qui lui fut si chère, d'une beauté spécialement moderne : « Comme il aimait et connaissait ce Paris moderne dont en ce temps-là les amateurs de couleur locale et de pittoresque appréciaient si peu la beauté... (2). » Plus encore, Balzac *n'est que* moderne ; cette qualité extraordinaire qu'il possède de pouvoir devenir « un autre que soi » (Baudelaire dira un « non-moi ») est limitée au présent : « Cette faculté, Balzac ne la possédait d'ailleurs que pour le présent. Il pouvait transporter sa pensée dans un marquis, dans un bourgeois, dans un homme du peuple, dans une femme du monde, dans une courtisane, mais les ombres du passé n'obéissaient pas à son appel... sauf deux ou trois exemples, toute son œuvre est moderne » (3). Attitude particulièrement difficile, et d'autant plus méritoire aux yeux d'un Gautier : « Dans l'art, la difficulté suprême, c'est de peindre ce qu'on a devant les yeux... Être de son temps, rien ne paraît plus simple et rien n'est plus malaisé... Les siècles ont leur perspective et leur recul ; à cette distance les grandes masses se dégagent, les lignes s'arrêtent, les détails papillotants disparaissent ; à l'aide des souvenirs classiques, des noms harmonieux de l'antiquité, le dernier rhétoricien venu vous fera une tragédie, un poème, une étude historique. Mais se trouver dans la foule, coudoyé par elle, et en saisir l'aspect, en comprendre les courants, y démêler les individualités derrière les

(1) *Honoré de Balzac*, 1856, chez Soulet Palassis, édition de Baudelaire.

(2) *Loc. cit.*, p. 133.

(3) *Idem.*, p. 39-40.

physionomies de tant d'êtres divers, montrer les motifs de leur action, voilà qui exige un génie tout spécial» (1). Gautier voit enfin deux conséquences de la « modernité balzacienne ». La première est cette substitution, dont nous parlions, d'une théorie de l'expression à une théorie de la beauté : « Cette parfaite compréhension des choses modernes rendait, il faut l'avouer, Balzac assez peu sensible à la beauté plastique... le caractère lui plaisait plus que le style, et il préférait la physionomie à la beauté... » (2). La deuxième conséquence, c'est que la modernité porte sur les conditions mêmes de l'expression et, en requérant une langue spéciale, rend celle-ci plus difficile encore. « De cette modernité, sur laquelle nous appuyons à dessein, provenait sans qu'il s'en doutât, la difficulté de travail qu'éprouvait Balzac dans l'accomplissement de son œuvre. »

Toutes ces remarques, dont le ton est déjà assez baudelairien, montrent assez que l'idée de modernité s'est répandue et a pris quelque force peu avant Baudelaire. Sainte-Beuve lui-même, quoique peu capable de comprendre le génie moderne de Balzac, auquel il oppose « les colonnes immuables et sacrées » de l'antique qu'il « montre du doigt dans le lointain » (3), n'échappe pas tout à fait à ce courant : « Monsieur de Balzac fut un peintre des mœurs de ce temps-ci... de bonne heure il a considéré le XIX^e siècle comme son sujet, comme sa chose ; il s'y est jeté avec ardeur et n'en est point sorti. La Société est comme une femme ; elle veut son peintre, son peintre à elle toute seule ; il l'a été, il n'a rien eu de la tradition en la peignant... » (4). Et il insiste sur la manière dont Balzac peint « à bout portant » la société moderne : « La révolution de février avait porté un coup sensible à Monsieur de Balzac. Tout l'édifice de la civilisation raffinée, telle qu'il l'avait rêvée

(1) *Loc. cit.*, p. 129. — (2) *Idem.*, p. 131. — (3) *Lundis*, 2 pl., 1850, p. 425. — (4) *Loc. cit.*, p. 417.

toujours, semblait s'écrouler... cependant il se relevait déjà et méditait de peindre à bout portant cette société nouvelle sous la quatrième forme dans laquelle elle se présentait à lui» (1). Ailleurs il verra dans le roman «la forme universelle dans laquelle s'exprime la vie moderne».

Mais nos critiques d'avant 1850, tout en faisant à la modernité sa part, ne cherchaient guère à préciser cette notion. Ils s'accordaient à dire que le *roman* était son domaine, l'excluant par là de «l'art pur», notamment de la poésie. L'apport de Baudelaire est alors d'ébaucher une théorie de la modernité qui puisse être applicable à toute forme d'art. Ébauche encore timide et incertaine. Théorie contredite par mainte autre position baudelairienne. La contradiction n'est cependant qu'apparente. Lorsqu'il paraît «anti-moderne», Baudelaire ne s'oppose jamais, en somme, qu'à l'idée de *progrès*, fort différente de l'idée de modernité : «Il est une erreur fort à la mode de laquelle je veux me garder comme de l'enfer. Je veux parler de l'idée de progrès... Cette idée grotesque... a fleuri sur le terrain pourri de la fatuité moderne» (2). — S'agit-il de progrès matériel? «Demandez à tout bon Français qui lit tous les jours son journal dans un estaminet, ce qu'il entend par progrès, il répondra que c'est la vapeur, l'électricité et l'éclairage au gaz, miracles inconnus aux Romains, et que ces découvertes témoignent pleinement de notre supériorité sur les anciens, tant il s'est fait de ténèbres dans ce malheureux cerveau et tant les choses de l'ordre matériel et de l'ordre spirituel s'y sont bizarrement confondues.» Même hostilité envers la *photographie*, si cette invention prétend être autre chose qu'un *moyen*, et si elle doit être un encouragement à la «facilité» bourgeoise. — Parle-t-on de progrès social? Baudelaire s'oppose très violemment

(1) *Loc. cit.*, p. 434. — (2) Exposition universelle de 1855, II, p. 148.

à Hugo dont il raille le socialisme humanitaire. Non seulement Baudelaire ne croit pas au progrès social, mais il prétend ne porter aucun intérêt à cette question. « La croyance au progrès est une doctrine de paresseux, une doctrine de Belges. C'est l'individu qui compte sur ses voisins pour faire sa besogne ? Il ne peut y avoir de progrès vrai (c'est-à-dire moral) que dans l'individu et par l'individu lui-même » (1). On ne saurait trop insister sur cette opposition. Car la modernité et l'idée de progrès sont deux notions assez voisines pour prêter à des confusions, mais qui, en fait, loin de jamais se trouver confondues, se sont vivement opposées au XIX^e siècle. Est-ce pur hasard si les principaux défenseurs de la « modernité » dans l'art, Balzac, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, ont été les plus violemment « réactionnaires » contre la bourgeoisie libérale du siècle ?.. La critique de Baudelaire s'applique même dialectiquement à l'idée de progrès « appliquée aux beaux-arts » et « transportée dans l'ordre de l'imagination » ; là, Baudelaire côtoie de plus près la notion esthétique de modernité, mais sans jamais se mettre en contradiction avec lui-même. Enfin, s'il lui arrive d'avoir la nostalgie d'une beauté antique et d'une nature forte et jeune, il ne croit pas, quel que soit parfois son désir, pouvoir « s'évader » du présent.

L'essentiel est que Baudelaire s'affirme, esthétiquement parlant, moderne. Et de ce chef, la dédicace du *Spleen de Paris* suffirait à témoigner de son souci de peindre moderne, à la différence d'Aloysius Bertrand : « L'idée m'est venue de tenter quelque chose d'analogue et d'appliquer à la description de la vie moderne, ou plutôt d'une vie moderne et plus abstraite, le procédé qu'il avait appliqué à la peinture de la vie ancienne, si étrangement pittoresque. » Mais c'est principalement dans les articles consacrés au *Peintre de la vie moderne* que Baudelaire expose sa *théorie* de la modernité.

(1) *Mon cœur mis à nu*, II, p. 646.

La modernité apparaît d'abord chez Baudelaire comme le développement et le prolongement de son esthétique. Il établit « une théorie rationnelle et historique du beau » en opposition avec la théorie du « beau unique et absolu » et montre que le beau est toujours composé de deux éléments : « Le beau est fait d'un élément invariable, dont la quantité est excessivement difficile à déterminer, et d'un élément relatif, circonstanciel, qui sera, si l'on veut, tour à tour, ou tout ensemble, l'époque, la mode, la morale, la passion » (1). En 1846, pour démontrer *l'héroïsme de la vie moderne*, il ne tenait pas un autre langage : « Toutes les beautés contiennent, comme tous les phénomènes possibles, quelque chose d'éternel, et quelque chose de transitoire, d'absolu et de particulier. La beauté absolue et éternelle n'existe pas, ou plutôt, elle n'est qu'une abstraction écrémée à la surface générale des beautés diverses. »

Cette théorie générale du beau nous amène ainsi à considérer que l'époque et la mode, c'est-à-dire les données sur lesquelles s'appuie la modernité, font partie intégrante de la beauté. De même que, pour emprunter à Baudelaire une image dont il use ailleurs « tout ce qui orne la femme, tout ce qui sert à illustrer sa beauté, fait partie d'elle-même », de même le caractère présent d'une œuvre est inhérent à la beauté que nous trouvons à celle-ci. C'est là ce « second élément, qui est comme l'enveloppe amusante, titillante, apéritive, du divin gâteau » (2). Et comme il le dit encore « en le supprimant, vous tombez forcément dans le vide d'une beauté abstraite et indéfinie, comme celle de l'unique femme avant le premier péché » (3). Mais voici le point sur lequel Baudelaire précise les théories ordinaires du « beau historique », et transforme l'idée du caractère

(1) *Le peintre de la vie moderne*, II, p. 326. — (2) *Idem.*, *ibid.* — (3) *Idem.*, p. 336.

historique de Beau en une théorie plus nouvelle de la modernité : le présent est revêtu d'une valeur qui tient à son caractère même de *présent*. Le passé est intéressant non seulement par la beauté qu'ont su en extraire les artistes pour qui il était le présent, mais aussi comme *passé*, pour sa valeur historique. Il en est de même du présent. « Le plaisir que nous retirons de la représentation du présent tient non seulement à la beauté dont il peut être revêtu, mais aussi à sa qualité essentielle du présent » (1). Son caractère de présent renforce sa valeur affective et entraîne notre adhésion.

Dès lors la peinture du présent n'est pas un pis-aller, le refuge des artistes « de second ordre, trop faibles pour s'attacher à la peinture de la beauté générale » (2) ; le présent, quel qu'il soit, possède toujours une valeur esthétique. Pour la mettre en évidence, il faut accomplir le même mouvement que celui qui peint le passé en lui donnant sa valeur propre de passé, sa valeur « historique », il faut donner au présent son caractère historique de présent : « Ai-je besoin de dire que Monsieur G., quand il crayonne un de ses dandys sur papier, lui donne toujours son caractère historique, légendaire même, oserais-je dire, s'il n'était pas question de temps présent et de choses considérées généralement comme folâtres ? » (3) Par là le présent est élevé à la modernité. Peindre moderne, ce n'est pas seulement peindre son époque, mais donner à cette époque une interprétation artistique spéciale (4).

(1) *Le peintre de la vie moderne*, p. 325.

(2) *Idem.*, p. 324.

(3) *Idem.*, p. 352.

(4) Auguste Barbier par exemple, faute d'une interprétation adéquate, n'atteint pas à la modernité : « Ces poésies... étaient adaptées à des circonstances, et si belles qu'elles soient, elles sont marquées du caractère de la circonstance et de la mode. » (*L'Art romantique*, II, p. 531).

Au reste, si le présent vaut par sa seule qualité de présent, il vaut aussi par la beauté qu'il possède en propre. Chaque présent possède sa beauté. Et nous songeons encore aux arguments qu'invoquaient les Modernes du xvii^e siècle, lorsque nous lisons chez Baudelaire que les anciens ont été modernes en leur temps : « Il y a eu une modernité pour chaque peintre ancien ; la plupart des beaux portraits des temps antérieurs sont revêtus des costumes de leur époque. Ils sont parfaitement harmonieux parce que le costume, la coiffure et même le geste, le regard, le sourire (chaque époque a son port, son regard et son sourire) forment un tout d'une complète vitalité » (1). Il y a dans toute époque « si minime ou si légère qu'elle soit, une beauté mystérieuse » qu'il faut « s'appliquer à extraire », et « la tendance générale des artistes à habiller tous les sujets de costumes anciens est évidemment le signe d'une grande paresse ». Certes, la vie ancienne *représentait* beaucoup ; « elle était faite surtout pour le plaisir des yeux, et ce paganisme journalier a merveilleusement servi les arts » (2) ; mais comme « l'élément particulier de chaque beauté vient des passions et comme nous avons nos passions particulières, nous avons notre beauté ». C'est là tout *l'héroïsme de la vie moderne*. Notre habit même a « sa beauté et son charme indigène », et tout ce que Baudelaire dit de la *mode* trouve ainsi sa place dans la théorie générale de la modernité. Il en va de même du dandysme dont il dit que c'est « chose moderne et qui tient à des causes tout à fait nouvelles ».

Dès lors le présent, qui est sérieux et « légendaire », est *nécessaire*. La mode, qui souligne justement ce qu'il a de fugitif et d'instable, est nécessaire au point que, s'il arrive qu'on la transgresse légalement, c'est au nom encore de la mode :

(1) *Le peintre de la vie moderne*, I, pp. 335-336. — (2) *Salon de 1846*, II, p. 133.

« Si au costume de l'époque, qui s'impose nécessairement, vous en substituez un autre, vous faites un contre-sens qui ne peut avoir d'excuse que dans une mascarade voulue par la mode. Ainsi les déesses, les nymphes et les sultanes du XVIII^e siècle sont des portraits *morale*ment ressemblants (1).

Nous sommes ainsi amenés à donner à la modernité un sens plus fort et tel qu'on reconnaisse ce qu'il y a d'éternel dans tout présent, même le plus fugitif. Ce caractère fugitif qui s'y attache s'applique aussi bien à la beauté même, toujours fragile et menacée, et qui ne se gagne tant d'amour que parce qu'on craint sans cesse de la perdre. C'est cette fugitivité qu'incarnent les « Passantes » si chères à Baudelaire. Mais le présent, purement fugitif, est en même temps, par cette fugitivité même, tout ce qu'il y a au monde d'éternel. La modernité n'est pas une durée d'une certaine longueur, mais ce qui est en tout temps le présent, et qui obéit à un principe permanent de renouvellement.

Il faut dès lors, pour atteindre cette valeur, effectuer la double démarche d'élever la circonstance à la modernité et la modernité à l'éternité. Baudelaire dégage l'essentiel de la première démarche : « ce solitaire doué d'une imagination active, toujours voyageant à travers le grand désert d'hommes, a un dessein plus élevé que celui d'un pur flâneur, un but plus général, autre que le plaisir fugitif de la circonstance. Il cherche ce quelque chose qu'on nous permet d'appeler la modernité ». Il semble que ce soit là proprement la démarche du romancier. Parlant du peintre de mœurs, « quelquefois, dit Baudelaire, il est poète ; plus souvent il se rapproche du romancier ou du moraliste ; il est le peintre de la circonstance et de tout ce qu'elle suggère d'éternel ». D'ailleurs « on a justement appelé les œuvres de Gavarni et de

(1) *Le peintre de la vie moderne*, II, p. 336.

Daumier des compléments de la *Comédie humaine* » et Balzac représente pour Baudelaire le type le plus parfait du romancier « moderne ».

Peindre ce que la circonstance suggère d'éternel, c'est enfin élever la modernité à l'éternité. La modernité pour Baudelaire consiste à « dégager de la mode tout ce qu'elle peut contenir de poétique dans l'historique, à tirer l'éternel du transitoire » (1). Plus loin, il semble réduire le sens du mot modernité au simple aspect fugitif du monde : « la modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable. » Mais les deux aspects, nous l'avons vu, sont complémentaires et la modernité exprime proprement pour Baudelaire la relation qui les unit. C'est l'éternel *dans* le transitoire. Et il ne s'agit nullement d'extraire l'éternel du transitoire par une sorte d'abstraction qui abolirait l'originalité du transitoire. On ne peut trouver cette éternité d'un certain genre que représente la modernité qu'en gardant avec le transitoire un contact réel. En effet « presque toute notre originalité vient de l'estampille que le temps imprime à nos sensations » (2). « Si un peintre patient et minutieux mais d'une imagination médiocre ayant à peindre une courtisane du temps présent, *s'inspire* (c'est le mot consacré) d'une courtisane de Titien ou de Raphaël, il est infiniment probable qu'il fera une œuvre fausse, ambiguë et obscure... Que diriez-vous par exemple d'un peintre de marine (je pousse l'hypothèse à l'extrême) qui ayant à reproduire la *beauté* sobre et élégante du navire moderne fatiguerait ses yeux à étudier les formes surchargées, contournées, l'arrière monumental du navire ancien et les voilures compliquées du xvi^e siècle? »

Que représente alors pour un moderne l'Antiquité? Certes

(1) *Le peintre de la vie moderne*, p. 335. — (2) *Idem.*, p. 335.

sa valeur est quelque peu diminuée du fait qu'elle n'est plus le seul type et l'idéal universel de beauté. Le moderne croit « à une beauté nouvelle et particulière qui n'est ni d'Achille ni d'Agamemnon » (1). Une étude historique trop minutieuse de l'antiquité fait perdre le contact avec la modernité ; l'antiquité doit instruire, non par son contenu historique mais par l'art pur qu'elle représente. « Malheur à qui étudie dans l'antique autre chose que l'art pur, la logique, la méthode générale ! Pour trop s'y plonger, il perd la mémoire du présent, il abdique la valeur et les privilèges fournis par les circonstances (2) ». L'Antiquité fournit du moins un modèle de cette forme ; et sa valeur, purement artistique est considérable. Plus encore, elle apparaît en ce sens comme un idéal proposé à la modernité : lorsque la modernité est l'objet d'une élaboration artistique assez parfaite, elle rejoint l'Antiquité et devient elle-même pour l'avenir une Antiquité possible. « Pour que toute modernité soit digne de devenir Antiquité, il faut que la beauté mystérieuse, que la vie humaine y met involontairement, en ait été extraite » (3). Dès lors, il est possible à l'écrivain moderne de retrouver « les colonnes du temple » dont parlait Sainte-Beuve et en même temps que la valeur de l'antique le caractère éternel de la modernité.

Georges GORSE.

(1) Salon de 1846, II, p. 135.

(2) *Le peintre de la vie moderne*, II, p. 337.

(3) « Surtout sois moderne, car tout ce qui vit est moderne, Homère plus que Pigault Lebrun, et Aristophane plus que M. Scribe... » (BANVILLE, *L'âme de Paris*, p. 70).

HASSAN

pièce en cinq actes (1)

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Dans les souterrains du Palais, aux abords de la cellule du Roi des Mendians. —
Entre Hassan.

HASSAN

De quel côté aller? Je suis égaré dans ces corridors de ténèbres. Ma voix sonne étrangement sous les voûtes. Quel est ce bruit? Est-ce celui d'une armée en marche?... ou le piétinement de tous les prisonniers en fureur?... Non... Ce n'est que le pas d'un homme... Je me demande qui?... Et si ce nouveau venu m'interroge sur ce que je fais ici, que lui répondrai-je? Sais-je ce qui m'a conduit en ces lieux lugubres?

ISHAK, appelant dans l'obscurité

Qui va là? Que faites-vous ici? Quelles sont vos fonctions?

HASSAN

Qui appelle? C'est moi, Hassan, inspectant la sûreté des prisons impériales. Qui êtes-vous?

(1) Voir *La Revue du Caire*, avril-juin 1942.

ISHAK

Qui suis-je? Dix ouvrages ont été écrits par Platon et vingt par Aristote pour répondre à cette formidable question, ô Hassan de mon cœur!

HASSAN

Ishak! Sortez de votre cachette, Ishak! Que faites-vous ici?

ISHAK

Je cueille des champignons, ô inspecteur des souterrains du vice.

HASSAN

Comment êtes-vous venu aussi? Je ne sais pourquoi je suis venu. J'espérais... Je ne sais pourquoi je suis venu, mais je pense que nos cœurs battent à l'unisson comme les cœurs de deux amis. Êtes-vous venu ici à cause d'eux?

ISHAK

Je suis venu écouter ici une pièce plus tragique que les mystères de Hossein, prêter l'oreille à un débat plus grave que ceux des Conseils des rois...

HASSAN

Vous ne voulez pas dire...?

ISHAK

Je veux dire le débat entre la vie et l'amour.

HASSAN

Avez-vous le cœur d'épier cela? Êtes-vous si cruel?

ISHAK

Le poète doit être prêt à apprendre ce que même l'agonie de l'homme peut lui enseigner.

HASSAN

Ne vaut-il pas mieux alors n'être pas poète ?

ISHAK, amèrement

Allah ne m'a pas posé cette question quand il fit de moi un poète et un dissecteur des âmes. C'est mon métier : je ne fais que suivre mon maître, l'Auguste Dessinateur des tapisseries humaines, le Directeur de la scène du monde. Si Lui a façonné les circonstances et le décor, ne dois-je pas observer comment s'y meuvent les personnages ? C'est ainsi que je corromps mon âme pour créer — Allah sait quoi — dix petits mots brillants comme des rubis sertis ensemble. Pour ce qui est de vous, je pense que vous commencez à connaître le Calife des Croyants ?

HASSAN

Pourquoi parler de lui ? Tous les hommes sont des brutes, vous et lui et moi. Je pensais que j'étais plus doux que les autres, — mais j'étais seulement plus diminué qu'eux par la peur. Aujourd'hui est le premier jour de ma grandeur nouvelle, et je l'ai commencé par une tentative de meurtre contre une femme, et je l'achève en espion de deux cœurs angoissés.

ISHAK

Ne te tourmente pas davantage, Hassan, à propos de la moralité de tout cela. Le papillon de la curiosité ira toujours battre de l'aile autour de la flamme de l'événement. — Voici venir des gardes ; ils nous indiqueront le chemin. (Entrent deux gardes)

ISHAK, à l'un d'eux

Ho, garde, où allez-vous ?

1^{er} GARDE, saluant

A la cellule du Roi des Mendians, mes maîtres, pour y relever la Garde.

ISHAK

Eh quoi ! restez-vous à l'intérieur de la cellule ?

1^{er} GARDE

A l'intérieur, ô mes maîtres.

ISHAK

Une honte, dis-je, c'est une honte d'espionner un couple d'amants ! S'envoleront-ils à travers les barreaux ou fuiront-ils par le trou de la serrure ?

1^{er} GARDE

Nous connaissons la façon d'agir des prisonniers, ô mes maîtres. Masrur est désappointé quand nous lui apportons des cadavres à tourmenter. (Au 2^e garde) N'est-il pas désappointé, Mohammed ?

2^e GARDE, sur un ton grave, respectueux et lugubre

Oh, monsieur, il est amèrement désappointé.

ISHAK

Bon, c'est votre faute alors, mes gaillards, si vous laissez traîner des cordes et des poignards dans les cellules de vos détenus.

1^{er} GARDE

Ah, vous ne connaissez pas l'ingéniosité des prisonniers, mes maîtres. Ils se fracasseront la tête contre les parois, ou

ils s'étoufferont en avalant la paille de leur cachot. (Au 2^e garde)
Est-ce qu'ils n'avalent pas la paille de leur cachot, Mohammed ?

2^e GARDE, à Ishak

Oh, monsieur, il leur arrive fréquemment d'avaler la paille de leur cachot.

ISHAK

Entravez-les alors, entravez-les.

1^{er} GARDE

Nous le faisons, mes maîtres ; mais même alors ils s'étranglent avec leurs liens.

ISHAK

Ils s'étranglent avec leurs liens ?

1^{er} GARDE

Ne s'étranglent-ils pas avec leurs liens, Mohammed ?

2^e GARDE, à Ishak

Je les ai connus, monsieur : il leur arrive fréquemment de s'étrangler dans leurs liens.

ISHAK

Mais, comme vous le savez, ces deux amants ont été laissés libres de choisir : ils doivent vivre séparés, ou mourir ensemble dans les tortures. Ils choisiront sûrement de vivre, et n'auront guère besoin d'une sentinelle qui leur défende à la pointe du glaive l'accès de l'Éternité.

1^{er} GARDE

Je penserais volontiers de même, monsieur. Mais, avec les prisonniers, on ne saurait rien assurer. Les prisonniers ont

un esprit très obstiné, et particulièrement les femmes, n'est-ce pas, Mohammed ?

2^e GARDE, à Ishak

Les prisonnières sont en effet très obstinées, monsieur.

ISHAK

Bon, nul d'entre nous ne demanderait jusqu'au coucher du soleil pour faire son choix, je pense ?

1^{er} GARDE

Non, nul d'entre ceux qui parmi nous ont jamais vu Masrur à l'œuvre.

ISHAK

Mais s'ils choisissent leur jour d'amour, ne seront-ils pas laissés libres alors, conformément à la promesse du Calife ? Les surveillerez-vous toujours dans leur cellule, ô fils de l'inconvenance, de peur qu'ils ne dévorent la paille de leur cachot ?

1^{er} GARDE, clignant de l'œil

Nenni. Nous nous tiendrons à l'extérieur de la porte, et collerons notre oreille à l'ouverture.

ISHAK

Et c'est précisément ce que nous comptons faire à présent, si vous nous indiquez la porte.

1^{er} GARDE

Je ne suis pas très sûr que nous puissions vous permettre cela, Monsieur.

ISHAK, lui donnant de l'argent

Vous êtes de braves compagnons, et, j'en suis convaincu, considérablement sous-rétribués.

1^{er} GARDE

Notre métier est un très désagréable métier, Excellence.

2^e GARDE, acceptant l'argent à son tour

Et les émoluments sont infimes.

1^{er} GARDE

Par ici, gentilshommes. (Il leur indique la porte)

SCÈNE II

(Une cellule. Une ouverture bariée à travers laquelle filtre le soleil. Une lourde porte avec un étroit judas. Rafi est enchaîné au mur, mais Pervaneh n'a pas été entravée. Debout de chaque côté de la porte, deux gardes immobiles.)

RAFI

On a relevé notre garde pour la dernière fois. Le soleil sera couché dans une heure.

PERVANEH

Encore une longue heure avant que tes mains ne soient libérées pour me tresser une ceinture d'amour. Oh, paresseux soleil, je suis fatiguée de ta trace sur le mur. Encore une longue heure !

RAFI

Et encore une nuit et un jour avant que notre destin ne s'accomplisse.

PERVANEH

Pourquoi si pleine de tristesse est ta voix ? Tes paroles n'ont pas même allure que ta décision ; elles ne portent pas haut l'étendard de ta résolution magnanime.

RAFI

Qu'ai-je décidé? qu'ai-je résolu? Vous vous êtes approchée. J'ai vu les ailes de votre esprit battre l'air alentour de vous. Vous avez noué vos chaînes d'argent autour de ma gorge, et j'oubliai ces menottes de fer : vous m'avez embaumé du parfum de votre chevelure, tant, que cette cellule devint comme une odorante prairie : vous avez tourné vers moi des yeux dans la nuit desquels j'ai vu les sept mers profondes étinceler avec toutes leurs étoiles immergées ; et tout votre corps me demandait sans paroles « Ne mourras-tu pas pour l'Amour? »

PERVANEH

Te repens-tu? Est-ce que tu dédis les paroles d'or?

RAFI

Posez seulement vos lèvres sur les miennes, et scellez mes mots contre tout dédit.

PERVANEH

J'eus tort d'embraser votre passion. Je vois que votre cœur se repent. Je n'aurais pas voulu vous avoir engagé par un moment de folie, mais que ce fût avec toute votre raison et toute votre âme.

RAFI

Ah, écartez-vous et voilez-vous la face, vous qui plaidez au nom de la raison. Vous êtes toute brûlante du désir du martyr : pouvez-vous entendre la raison quand elle appelle du sein de ses neiges? Oh, toi, femme, qu'Allah te maudisse pour avoir aveuglé mes yeux d'amour.

PERVANEH

Ah, Rafi !

RAFI

Silence — faites silence ! Votre voix est la voix d'un jardin à l'aurore quand tous les oiseaux font jaillir leur chant au soleil. Oubliez vos rêves tourbillonnants, vos flammes, vos fusées de lumière, vos splendeurs d'âme, et répondez à la voix sans passion qui vous demande : — pourquoi votre amant devrait-il mourir, et d'une telle mort ?

PERVANEH

J'écoute.

RAFI

Je suis très jeune. Oublierai-je à jamais le rire si je continue de vivre ? Passerai-je toutes mes heures à vous regretter ? Ne vais-je pas retourner dans mon pays et réjouir les cœurs de ceux qui me donnèrent la vie ? N'ai-je pas ma maison avec ses murs blancs, mes livres, mes vieux amis, mon jardin de fleurs et d'arbres ? Le ruisseau au bout de mon jardin a-t-il désappris sa chanson parce que Pervaneh ne vient plus ?

« L'amour s'apaise », dit la Raison à voix plus douce. « L'amour faiblit, mais ne s'affadit pas. L'amour ne jaunit pas comme la rose, mais il se dore comme les feuilles sur le peuplier près du ruisseau. » Et quand mes peupliers seront tout d'or, je m'asseoirai sous leur ombre pour lire mon livre au bord de l'eau. Quand je serai fatigué de mon livre, je m'étendrai sur le dos et je regarderai les nuages. Là, dans les nues, je verrai votre face, et le souvenir que j'aurai de vous sera un souvenir sage, comme si vous n'aviez jamais été qu'un rêve, et comme si le tourment argenté de vos bras n'avait pas été différent de ces brumes blanches qui encerclent les sommets neigeux des montagnes.

PERVANEH, avec une colère croissante

Et ainsi, drapé dans des imaginations plaisantes, vous oublierez la femme dont vous aurez vendu l'honneur à un tyran. Et ainsi, tandis que moi, loin de mon pays et de ma maison, serai en train de périr de réclusion et de honte, vous jouirez de vos rêves, et encore de vos rêves !

RAFI

La peste soit de votre déshonneur ! Vous serez l'épouse du Calife. Est-ce que dans tout l'Islam ceci n'est pas tenu pour l'honneur le plus haut auquel femme puisse atteindre ? Est-ce une honte pire que d'être écorchée par un nègre immonde ?

Déshonorée ! Vendue ! Avilie ! La vanité d'une femme : dois-je être torturé à mort pour contenter votre orgueil ? Si vous ne devez pas être à moi, dois-je m'inquiéter la femme de qui vous serez ? Mon souvenir vous conservera telle qu'à présent vous êtes : eau de roche très pure.

PERVANEH

Couard frigide et dénué de cœur : vous avez peur de la mort !

RAFI

Par Allah, j'ai peur de la mort, et l'homme qui ne craint pas la mort est un insensé et un imbécile ! Sommes-nous encore devant la Pleine Assemblée, tenant des discours pour l'admiration de l'assistance ? Devons-nous même à présent garder la pose ? Si vous me haïssez parce que je crains la mort, allez votre chemin et abandonnez ce lâche.

Ah, non, non, ne m'abandonnez pas, ô Pervaneh ! Pardonnez-moi d'être ce que je suis. Je n'ai pas rétracté ma promesse. Je mourrai avec vous. Je mourrai ! Je mourrai ! J'endurerai les tortures qui sont trois fois plus terribles que la mort, les tortures qui sèchent ma bouche d'épouvante.

Pervaneh

Honte à vous, faible et pusillanime amant ! Qu'est-ce pour nous que la souffrance ?

Rafi

Vous ne voyez pas, vous ne voyez pas ! Regardez vos mains : elles seront lacérées — ah, je ne puis parler de cela. Je verrai votre sang couler comme vin goutte à goutte d'une blanche fontaine jusqu'à teindre tout le tapis du supplice de grands lis rouges.

Pervaneh

Ah — mais votre pauvre amour même ne coulera-t-il pas plus profond lorsque j'aurai posé ce sceau cramoisi sur l'histoire de nos existences ?

Rafi

Hélas, vous êtes toujours dans votre rêve, aveuglée par l'exaltation : vos paroles ne sont que métaphores. Vous ne percevez pas, vous n'avez jamais entendu le cri aigu, perçant des suppliciés, vous n'avez pas observé la forme de leurs corps quand on les jette à la fin dans la citerne.

Venez plus près, Pervaneh. Savez-vous ce qu'ils vous feront ? Approchez : je ne puis le dire à voix haute. (Pervaneh s'approche)
Ah, je n'ose pas vous dire... je n'ose pas vous dire !

Pervaneh

Dites-moi, clairement et complètement. (Rafi chuchote dans l'oreille de Pervaneh.)

Pervaneh, couvrant son visage de ses mains

Ah Dieu ! — ils feront cela ! Non, non ; ils ne feront pas cela à moi !

Rafi

Sans aucune pitié.

PERVANEH, *sauvagement*

Ils feront cela ! — ah, quelle honte ! Ils feront cela ! — ah, quelle souffrance ! Je vois ! Je sens ! je perçois ! O sauvez-moi, Rafi !

RAFI

Hélas ! pourquoi vous ai-je dit cela ?

PERVANEH

C'est au delà de ce qui s'endure : c'est atroce : mes veines éclatent à la seule pensée. Je me trouve prise entre la honte et la honte, et je n'y peux pas échapper... Mais au moins, ils ne vous feront pas cela à vous, Rafi...

Chut, parlons bas : il ne faut pas que les geôliers nous entendent... (*Fixant son regard sur les gardes, et chuchotant*) Voulez-vous mourir ici entre mes mains, instantanément et sans souffrance ?

RAFI, *à voix étouffée*

Vite ! comment vous y prendrez-vous ? Nous sommes surveillés — avez-vous une lame ?

PERVANEH

Adroites seront mes mains autour de votre cou, mon bien-aimé. N'ai-je pas dit que vous deviez mourir entre mes mains ?

RAFI

Soyez prompte — soyez calme — je vais jeter ma tête en arrière.

UN GARDE, *repoussant Pervaneh avec son épée nue comme elle pose ses mains sur le cou de son amant.*

Arrière, au nom du Calife !

RAFI, *à Pervaneh*

Projetez-vous contre son épée.

PERVANEH, se contractant loin de l'épée nue

Je ne peux pas.

RAFI

Vite, vite, laissez-vous choir sur l'épée, et que nous soit épargnée toute la honte.

PERVANEH

Mon cœur, mon cœur, je suis pleine d'effroi... (Prostrée sur le sol) Je suis totalement perdue de honte. J'ai manqué votre mort et la mienne.

RAFI

Vous avez reculé.

PERVANEH

La pointe était sur mon sein, et tout aurait pu être fini pour vous et pour moi.

RAFI

Vous avez eu peur.

PERVANEH

Elle eut été droit jusqu'à mon cœur. — Ah, quelle femme je suis !

RAFI

C'est si peu de chose, une piqûre de l'acier.

PERVANEH

Ah, c'est peu de chose, vous dites ? C'est comme de la glace, si aigu et si froid. Je suis une vile poltronne.

RAFI

Nous sommes aussi lâches l'un que l'autre. — Sur le mur, la lumière du soleil tourne du clair à l'or. C'est le soir. Notre heure est venue. Choisissons-nous la vie ? Choisissons-nous le

ciel et la mer, les montagnes, les rivières et les plaines? Choisissons-nous les fleurs et les abeilles, et tous les oiseaux des cieux? Choisissons-nous le rire et les larmes, la tristesse et le désir, la parole et le silence, et la voix haute de l'homme derrière la colline?

PERVANEH

Ah, vide, tout est vide, si je n'ai votre cœur. (Elle pleure)

RAFI

Vide comme la mort, Pervaneh, vide comme la mort?

PERVANEH

Le mur devient pourpre : le dernier moment est venu : nous devons choisir.

RAFI

Choisissez pour moi : je suivrai. Ai-je parlé de vie? Mon cœur se brise du désir de vous. Si vous ordonnez la séparation, je ne vivrai pas sans vous. Choisissez pour moi — et choisissez bien.

Illusion que la souffrance! Illusion que la souffrance! Laissez-moi rien que vous avoir dans mes bras, et un jour d'amour se détendra en durée éternelle. Qui sait? La terre peut craquer cette nuit, ou le soleil pour toujours rester dans sa tombe. Qui sait — demain — Dieu peut commencer, et finir le Jugement du Monde, — et, quand tout sera clos, je vous retrouverai dans mes bras, dormante.

PERVANEH, se relevant lentement, et posant ses mains sur les épaules de son amant

Oh, choisissons la mort! Non pour sauver mon honneur, Rafi. Qu'est-ce que mon déshonneur à mes yeux ou aux vôtres, mon bien-aimé? ou qu'est-ce que l'attentat à la pudeur d'une vierge au regard de Celui qui fit la mer?

Cette mienne argile est suffisamment belle, je pense, mais Dieu l'a jetée dans le commun moule. O mon amant, mon amant, j'irais marchant sous les murs de la ville et je vendrai mon corps aux Bohémiens et aux Juifs avant que vous n'eussiez à crier : « j'ai froid » ou « j'ai faim ».

RAFI

Mourez pour l'amour de moi — pour un jour et pour une nuit d'amour.

PERVANEH

Je meurs pour l'amour de toi, Rafi. Regarde : l'Esprit brille avec plus de force alentour de toi : tu ne fais qu'un avec l'Éternel Amant. Son esprit étincelle dans ton regard, et voltige autour de tes lèvres, ton corps est tout de feu.

RAFI

Réconforte-moi. Réconforte-moi. Je ne comprends pas tes rêves.

PERVANEH, ses bras se raidissent dans une extase

La splendeur coule à flots par la fenêtre — les anges de pourpre et d'or. Mourir avec toi, mourir pour toi, mourir pour arriver jusqu'à toi, ô mon amant, — et puis le Jardin — puis la fontaine — puis la promenade côte à côte.

RAFI

O ma douce vie, ô ma douce vie, — ce rêve insensé doit-il t'abolir ?

PERVANEH

Douce vie, — nous mourons pour ta douceur, ô Seigneur du Jardin de Paix. Viens, amour. Pour le feu qui palpète au dedans de nous, pour l'air qui flotte autour de nous, pour les montagnes de notre pays et pour le vent dans leurs pins qui

murmure, vous et moi accepterons la torture et affronterons calmement notre fin. Nous sommes enrôlés au service du Monde. La voix de la profondeur qui roule crie : « Souffrez, pour que mes vagues puissent mugir. » L'assemblée des étoiles chante : « Soyez braves, que nous puissions scintiller. » Les âmes des enfants à naître en foule autour de nous murmurent : « Subissez, que nous puissions vaincre. »

RAFI

Pervaneh ! Pervaneh !

PERVANEH

Écoute ! écoute ! — descendant à travers les sphères — le Clairon de l'Immortalité : « Mourez pour m'éviter la honte, amants. Mourez pour m'éviter la honte. »

RAFI

Meurs, alors, Pervaneh, pour toutes tes grandes raisons. Moi, nulle extase ne peut me secourir dans les heures de peine. Je meurs pour l'amour seul.

UN MESSAGER, pénétrant dans la cellule

Le Calife demande votre choix.

RAFI

La mort.

HASSAN, entrant avec éclat

Non ! non ! Oh, Dieu !

ISHAK

Ils n'ont que trop bien choisi.

(Le messager sort. Pervaneh est toujours en extase quand le rideau tombe.)

RIDEAU

(à suivre.)

J. E. FLECKER

Traduit de l'anglais par Émile SIMON.

UN TÉMOIGNAGE

(SUITE).

Pointe-Noire, Dimanche 28 juillet 1940.

MA CHÈRE MAMAN,

Un hydravion venu de Dakar nous a apporté du courrier. C'est ainsi que j'ai reçu votre lettre du 11 juin. C'était le moment de l'entrée en guerre de l'Italie, le moment où elle jugeait avec raison qu'elle n'avait rien à craindre. Mais pourquoi n'avons-nous pas saisi cet instant pour nous procurer un succès sans lendemain peut-être, mais réconfortant en Italie ou en Libye? L'armée des Alpes et celle de Tunisie n'étaient-elles pas intactes. Alors, pourquoi?

Quand je réfléchis aux causes probables de notre défaite, j'en vois deux principales :

Une infériorité matérielle manifeste dont est responsable toute notre politique intérieure de 1919 à 1939 et principalement la politique intérieure des gouvernements de gauche de Herriot en 24 à Blum en 36.

Mais il y a sans doute une autre cause. La lutte aurait duré beaucoup plus longtemps si la défaite n'avait pas été, si inconsciemment, désirée par certains. La politique, les luttes politiques nous ont tellement gangrenés qu'elles ont continué leur « jeu » même en présence de l'ennemi, Cette guerre,

comme ses partisans le proclamaient avec une insistance ridicule, était celle des « démocraties » contre le « fascisme » au lieu d'être celle de la France contre l'Allemagne. Dès lors, chez nous, l'Allemagne avait des alliés souvent inconscients mais bien réels. Certains ont *voulu* l'armistice. Les autres l'ont accepté trop facilement. Sous un Clémenceau les premiers seraient passés en Haute Cour et les seconds se seraient tenus cois. Aujourd'hui les premiers occupent soit des postes de ministres, soit des postes de commandement plus secrets et plus efficaces et les autres les approuvent. Leur thèse est que nous avons été vaincus à cause de nos fautes, qu'il faut souffrir pour les réparer et repartir sur des bases nouvelles. Leur erreur est que nous n'avons pas été vaincus entièrement, car, lorsque nous avons posé les armes, il nous en restait assez pour une lutte farouche et peut-être victorieuse. Ensuite qu'il n'y a pas de bases nouvelles, puisque la paix n'est pas encore signée et que nos ennemis peuvent nous enlever d'un seul coup l'espoir dont ils nous bercent. Enfin que le but ne justifie pas les moyens et qu'un adoucissement des conditions de paix (à supposer qu'il y en ait un) n'excuse pas notre attitude à l'égard de l'Angleterre. C'est là une faute que nous paierons cher.

Au revoir ma chère Maman, je vous embrasse bien fort.

Pointe-Noire, Dimanche 11 août 1940.

MA CHÈRE MAMAN,

Je viens de relire toutes les lettres que je vous ai écrites depuis le 23 juin. Elles rendent un son monotone et fatigant et seront bien ennuyeuses à lire. Du moins s'en dégage-t-il bien l'impression monotone de la vie de prisonniers qui est la nôtre depuis que les hostilités ont cessé en France. Nous sommes prisonniers en ce petit coin d'Afrique sans

comprendre pourquoi, ni pour combien de temps. C'est la seule guerre des nerfs qui continue pour nous. Car si le pays tout entier reste dans une inaction désespérante, les esprits, eux, sont en ébullition. Cela tient à ce que chacun poursuit ses désirs et défend ses opinions avec une âpreté exacerbée. Cela tient ensuite à l'attitude équivoque de nos chefs locaux qui donnent alternativement l'espoir aux uns et aux autres. Cela tient enfin à l'épidémie invraisemblable de fausses nouvelles qui sévit avec rage. On n'arrive jamais à savoir d'où elles viennent. Quelques noms sont cités comme garantie par ceux qui s'en font les échos ; lorsqu'on veut vérifier, ces auteurs présumés s'évanouissent comme des fantômes. Ou bien ils vous renvoient à d'autres auteurs et l'origine vraie du faux bruit s'éloigne comme un mirage. Malgré cela, bien des gens ajoutent foi au moindre bruit si invraisemblable soit-il. Et quoi qu'on en ait, on est toujours impressionné par une nouvelle qui circule partout.

Pour ma part, j'évite comme le feu ces racontars. Je vis d'ailleurs très isolé de la vie de Pointe-Noire. Je vous ai dit que le camp où j'habite est à 8 kilomètres de la ville. Il est construit sur un mouvement de terrain dans une plaine sablonneuse. La mer n'est pas à plus d'un kilomètre et par vent favorable nous entendons gronder la barre comme si nous y étions. Mais nous en sommes séparés par des lagunes. Nous sommes d'ailleurs entourés de marécages qui limitent beaucoup nos itinéraires. Encore maintenant sont-ils en partie asséchés, car il n'a pas plu depuis trois mois. Et cependant pour aller d'un point à l'autre (au champ de tir par exemple), il faut suivre un itinéraire obligatoire et compliqué. Dans les marécages poussent des papyrus, grands roseaux droits, si serrés qu'on ne voit pas l'eau. En dehors les hautes herbes appelées Matitis, hautes de 2 à 3 mètres, très serrées, dans lesquelles la progression est très pénible. Partout du reste, les indigènes les brûlent pour planter à leur place, aux

premières pluies, du manioc. Il reste des tiges calcinées et charbonneuses. A quatre ou cinq kilomètres de la mer et parallèlement à elle, court une sorte de falaise en sable, haute d'une cinquantaine de mètres assez ravinée par endroits. Au sommet de cette falaise s'étend un plateau monotone semé de bouquets d'arbres et dans lequel les eaux ont creusé des vallées marécageuses où croît une belle végétation. Le pays se prête peu à la circulation, surtout en automobile. Les parties hautes sont formées d'un sable très pulvérulent en saison sèche. Les parties basses, de marécages. Comme aux environs de Brazzaville, le paysage évoque certains plateaux du Massif Central avec des croupes dénudées, parfois surmontées d'un petit boqueteau, et des bas-fonds boisés. Mais la ressemblance s'arrête à cet aspect, car le sol de notre Massif Central est rocheux, décharné, squelettique, tandis que celui-ci est un manteau énorme et compact de sable.

Au revoir, ma chère Maman, je vous embrasse bien fort ainsi que tous.

A bord du *Fondère*, Dimanche 25 août 1940.

MA CHÈRE MAMAN,

Je n'ai pu vous écrire dimanche dernier. — Je viens de traverser ces derniers jours une série d'événements aussi précipités que pénibles. Je doute d'ailleurs que la série soit terminée et je préfère attendre avant de juger.

Je reprends la route que j'ai suivie il y a 4 ans presque à la même époque. Mon détachement n'ayant pu embarquer pour aller se battre en France est disloqué. Les Tirailleurs rejoignent leur colonie d'origine; les Européens celle où ils servaient auparavant. L'avenir semble bien incertain, même l'avenir immédiat. Lui faisant cependant confiance,

j'ai gardé avec moi les meilleurs tirailleurs de mon détachement...

Le *Fondère* sur qui j'ai remonté le Congo en 36 achève la traversée du Saol. Nous entrons dans le « couloir », passage étroit et profond où le fleuve coule très rapide. Brazzaville a disparu à l'horizon et je ne la regrette pas. Puissance de l'espoir ! Malgré les tristes circonstances je ne peux m'empêcher d'espérer, d'avoir foi en l'avenir presque autant qu'il y a 4 ans.

Au revoir, ma chère Maman, je vous embrasse bien fort.

Fort Archambault, 22 septembre 1940.

MA CHÈRE MAMAN,

Me voici rendu au Tchad. J'ai quitté Bangui il y a quelques jours en camion avec mes tirailleurs. J'ai refait une à une les étapes verdoyantes que je vous ai décrites il y a un mois. J'ai parcouru les grands plateaux rougeâtres coupés de vallées profondes à la végétation touffue. Mais après Batangafa, le plateau s'est abaissé, les rivières ont cessé de marquer leurs cours par une galerie forestière. L'immense plaine soudanaise s'étendait devant nous.

N'ai-je pas autrefois médité de Fort Archambault et du pays qui l'entoure ? Je fais aujourd'hui amende honorable. Mes yeux contemplant avidement cette plaine monotone bordée à l'horizon d'une ligne d'arbres triste et percée çà et là par les toits coniques d'un village. Ce paysage sans gaieté mais non sans grandeur, c'est tout le Soudan. Je respire délicieusement l'odeur des herbes sèches déjà grillées par le soleil malgré la saison des pluies récentes et qui seront bientôt dévorées par les feux de brousse. Et je m'étire avec volupté sous le soleil de feu. À l'équateur, il n'y a pas de soleil. Il est toujours caché ou tamisé par les nuages ou les brumes.

Ici, il étale magnifiquement sa puissance. Le vent semble sortir de la gueule d'un four. Les lointains deviennent flous dans un air qui semble bouillonner. Toute la terre est comme écrasée par un fardeau formidable. Et je songe que c'est pour un pays frère de celui-ci que Leconte de l'Isle écrivait :

«L'étendue est immense et les champs n'ont point d'ombre
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux.
La lointaine forêt dont la lisière est sombre
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.»

C'est bien l'Afrique chère à Mangin...
Mon Afrique...

Je vous embrasse bien fort.

Lundi 30 septembre.

MA CHÈRE MAMAN,

Le voyage continue. Comme en 1936 j'ai pris place sur le *Van Vallenhoven*, un petit vapeur à 4 cabines. — Je suis seul sur le pont avec mon adjudant-chef, mon brave Georgi. Mes tirailleurs s'entassent dans de minuscules chalamads et les rives du Chari défilent devant nous. Chaque soir on s'arrête, on se dégourdit les jambes et les tirailleurs font tam-tam pour fêter le pays retrouvé.

Dimanche 6 octobre.

Me voilà à Fort-Lamy. J'ai obtenu de conserver intacte ma compagnie qui deviendra sans doute une unité d'un bataillon de marche qu'il est question de former. J'ai retrouvé ici le commandant d'Ornano qui est passé lieutenant-colonel. C'est lui qui avait déserté un beau soir d'août, de Brazzaville et, sur un ordre du colonel de Larminat, s'était

envolé pour le Tchad que son arrivée avait soulevé d'un bloc, entraînant à sa suite le reste de l'A. E. F.

Depuis, il est resté à Fort-Lamy comme adjoint au colonel commandant le régiment. Ce n'est pas la place qui lui convient ; il ronge son frein et espère bien partir pour quelque champ de bataille. Je le suivrais volontiers, car c'est vraiment un chef sympathique.

Je me suis installé. Suivant mon principe, je l'ai fait aussi vite et aussi confortablement que possible, comme si je devais rester très longtemps. J'ai une petite case à deux pièces. Elle menace ruine et le carrelage en est bien inégal. Mais quelques tapis par terre, des rideaux aux fenêtres et de l'ordre en font une demeure agréable et personnelle.

Au revoir ma chère Maman, je vous embrasse bien fort.

Fort-Lamy, 3 novembre 1940.

MA CHÈRE MAMAN,

Décidément je crois que je serai heureux partout. Si l'on m'avait dit que je devrais faire du service à Fort-Lamy, j'aurais poussé des cris de paon. Et bien je ne m'ennuie pas du tout.

Sans doute mon travail est loin d'avoir l'intérêt que présentait ma vie méhariste ou celle que je menais à Abéché. Mais, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire dans les garnisons importantes, j'ai ma compagnie à ma disposition continuellement. J'en profite pour faire beaucoup d'instruction avec l'espoir qu'un jour j'en retirerai les fruits sur le champ de bataille. Je monte à cheval bien entendu tous les matins. J'ai remarqué depuis longtemps que le cheval est un merveilleux instrument pour le contrôle de l'instruction, d'abord il permet d'aller rapidement et sans fatigue d'une section à l'autre. Ensuite il permet de se distraire. Or

l'instruction, il faut le reconnaître, est, en dehors de quelques manœuvres, très fastidieuse. Les instructeurs se lassent malgré leur bonne volonté. Aussi est-il indispensable que le commandant de compagnie qui doit animer tout son monde ne soit pas lui-même fatigué et ennuyé. Une heure de travail à cheval lui permet de ne pas l'être.

En dehors du service, je vis beaucoup chez moi lisant et écrivant et j'évite de prendre l'habitude d'aller au cercle ou d'appartenir à une équipe de joueurs de bridge. J'ai horreur de tous les esclavages et de toutes les routines.

Il n'y a plus de prêtre à Fort-Lamy. Le Père de Belinay très fatigué a dû aller se reposer dans un poste de l'Oubangui et aucun Père mobilisé ne se trouve sur place.

Au revoir, ma chère Maman, je vous embrasse bien fort.

Dimanche, 2 décembre 1940.

MA CHÈRE MAMAN,

C'est fait ! Ma compagnie fait partie du bataillon de marche du Tchad qui a été formé à compter d'hier. Elle prend le numéro II. Les tirailleurs sont pour la plupart ceux que j'ai emmenés de Fort Archambault le 25 mars et que j'ai promenés depuis à Brazzaville, Pointe-Noire, Bangui et Fort-Lamy. Comme sous-officier j'ai toujours le brave Georgi que j'ai connu en Mauritanie et à Fada et qui m'a rejoint lui aussi le 25 mars. Les autres viennent de Fort-Lamy. Mon fanion est celui de Pointe-Noire. Au fait je ne vous en ai point conté l'histoire. A Pointe-Noire, le commandant d'Ornano qui aime beaucoup les parades et qui voulait, d'autre part, soutenir le moral des hommes et de la population nous faisait fréquemment défiler en ville. Pour le 14 juillet il avait fait exécuter par les sœurs de Pointe-Noire quatre fanions dont il avait lui-même fait le dessin : un chameau sur une

ancre marine. Le sien était or sur blanc. Il le faisait porter et encadrer comme un drapeau par 6 gradés et tirailleurs de 1^{re} classe chevronnés et décorés. Le mien était or sur bleu. Ceux des autres compagnies rouge et or, et vert et or. Lorsque nous nous sommes séparés chacun a repris son fanion.

Puisse mon fanion aller bientôt au combat...

Et à la gloire.

Je vous embrasse.

Dimanche, 15 décembre 1940.

MA CHÈRE MAMAN,

Nous venons de faire un petit déplacement à pied par étapes pour gagner l'emplacement où se rassemble le bataillon. Rien de tel que pareil exercice pour prendre une troupe en main. Cela m'a rappelé mes nomadisations, avec les chameaux en moins. Les Européens eux-mêmes n'étaient pas montés. Tout le monde a bien marché. J'ai fait chanter mes hommes sur la route. Ma compagnie est une compagnie de chanteurs. Je leur ai appris l'hymne de l'Infanterie de Marine, le Chameau, le P'tit bonnet d'coton et bien d'autres encore.

Nous sommes maintenant à Mouzarak sur le Bahr el-Ghazal. Le Bahr el-Ghazal Tchadien, qu'il ne faut pas confondre avec le pays du même nom que traversa la mission Marchand avant d'atteindre Fachoda, est un sillon qui relie le Tchad avec les anciens lacs desséchés du Djourab. Ce fut autrefois un déversoir du lac. Aujourd'hui c'est un chapelet confus et discontinu d'oueds et de fonds de mare. Il y a beaucoup d'arbres surtout des doums, palmiers assez insipides avec ses fourches et ses palmes en éventail. Le pays est assez monotone. Il doit prendre vie à la saison des pluies lorsque le

sable des dunes devient rouge et que toute la nature devient verte.

Nous instruisons les tirailleurs avec l'espoir de bientôt partir pour l'Est et avec quelques inquiétudes aussi. Le Niger s'agite, paraît-il ; des troupes y arriveraient, nous craignons que le gouvernement de Vichy ne tente de reprendre le Tchad par la force... Que Dieu nous en préserve !

Je vous embrasse bien fort.

25 décembre 1940.

MA CHÈRE MAMAN,

Encore un Noël loin de vous. C'est le 5°. Celui de l'an dernier était déjà chargé d'angoisse et de peines. Que dire de celui-ci ? Matériellement mon existence n'a pas changé. Que je voudrais savoir ce qu'est la vôtre ! Matériellement et surtout moralement. Avez-vous des nouvelles de l'extérieur. Entendez-vous à la radio la presse anglaise et celle des pays neutres. Recevez-vous autre chose que les nouvelles que la propagande allemande impose au gouvernement de Vichy.

Pour nous ce Noël a été illuminé d'un grand espoir. Nous partons demain pour le Soudan anglo-égyptien. C'est le lieutenant-colonel d'Ornano qui est venu nous en donner la bonne nouvelle en nous faisant ses adieux.

Nous avons eu la messe de Minuit dans un enclos de paille. Elle était dite par un père capucin mobilisé, caporal-chef au bataillon. Nous aurons un aumônier, mais il vient de Larycon et nous ne le verrons pas avant Abéché, premier poste anglais. Nous étions reçus par le résident, M. de Candol, que j'avais déjà rencontré à Abéché, anglais très typique malgré son nom, assez raide, grand amateur de

chevaux. Fort aimable du reste, parlant fort bien le français. La population était également accueillante. Les chefs, les commerçants, les askaris offraient des bœufs aux tirailleurs et le sultan, notre ancien ennemi Am Daka, qui lutta farouchement contre nous lorsque nous occupâmes le Ouaddaï, vint nous rendre visite. Les tirailleurs étaient fort amusés par l'impeccable tenue des askaris soudanais qui portent une courte gandourah kaki bien repassée et des cartouchières bien cirées en bandoulière, et par leur maniement d'armes compliquées. Il fallait changer notre argent français contre l'argent égyptien qui a cours au Soudan. Officiellement l'administration le changeait au taux de 176 frs. la livre égyptienne, mais elle ne le pouvait faire que par petites quantités et les commerçants du pays le changeaient à un taux deux ou trois fois supérieur.

De Djénéné nous sommes allés en 3 jours à El-Fasher (5, 6, et 7 janvier). La traversée du massif du Dar Four rappelait exactement celle de montagnes rocheuses couvertes parfois de maigres épineux et coupées de beaux oueds ombragés. Entre Birket Saira et Om Déka nous avons franchi la ligne de partage des eaux entre les bassins du Tchad et du Nil. A El-Fasher nous avons retrouvé la plaine sablonneuse. El-Fasher est construit sur deux dunes se faisant face : ville indigène et ville européenne. L'administration protège jalousement les arbres de sorte que la verdure de la ville contraste étrangement avec la nudité des alentours. Là encore l'accueil fut des plus cordiaux. Les Anglais qui restent beaucoup plus longtemps que nous en place et qui ont plus de goût que nous pour le confort ont des installations très agréables montées à l'Européenne et un personnel très bien stylé. Ils ont aussi de beaux chevaux qu'ils entretiennent à grands frais.

Du 1^{er} au 18, nous sommes allés à El-Obeid capitale du Kordofan par un très mauvais terrain. Les Anglais du reste n'ont rien fait pour aménager les pistes. On passe à travers

la brousse en évitant les ornières de la voiture précédente qui ont ameubli le sable. Mais à certains passages ce n'est pas possible et après une vingtaine de camions on enfonce dans la farine. Il faut alors dégager le sable, placer des tôles sous les roues et avancer mètre par mètre. Le pays est sahélien, les puits sont rares. Les Anglais en ont fait creuser de très profonds (100 ou 150 mètres) et ont installé des pompes à moteur. Pour rentrer dans leurs frais, ils font payer l'eau. Il en coûte 7 millièmes pour faire boire un chameau ce qui fait à peu près un franc (la livre égyptienne vaut 100 piastres et la piastre, 10 millièmes. Le cours est officiellement 176 francs la livre. Mais en pouvoir d'achat la piastre vaut sensiblement le franc 1939). Les animaux plus petits paient moins cher naturellement. Toute la journée d'immenses troupeaux viennent à l'abreuvoir. La végétation est rare. L'arbre type est le Baobab. Il emmagasine l'eau des tornades et les indigènes s'en servent comme de citernes naturelles qui ont encore de l'eau 2 ou 3 mois après les pluies.

El-Obeid est une grande ville. Très nombreuses boutiques tenues par des Syriens et des Grecs, des cafés, un cinéma. Tout cela nous paraît merveilleux. L'accueil est encore plus chaud qu'à El-Fasher. Nous sommes invités chaque soir ici ou là. Il y a ici une quarantaine d'Anglais dont la moitié est mariée.

Au revoir, chère Maman, je vous embrasse bien fort.

Mardi 4 mars 1941.

MA CHÈRE MAMAN,

Enfin, nous nous sommes bien battus.

Ce fut un joli combat. Il ne rappelle en rien les luttes entre machines de la guerre de 1940 ni la guerre de tranchées de 1914 à 1918. Ce fut un combat très africain. Il n'y

avait pas de front, pas de limites aux mouvements. Le soleil et l'eau furent dans la lutte des facteurs aussi importants que le terrain.

Les Italiens chassés de Karora à la frontière Nord de l'Érythrée reculèrent d'un seul coup de 200 kilomètres et s'installèrent sur une position préparée depuis deux mois près de Kub-Kub.

Je dois vous dire d'abord que l'Érythrée comprend essentiellement une plaine côtière large d'une cinquantaine de kilomètres, basse, sablonneuse et marécageuse, et une chaîne de montagnes parallèle à la mer, haute de 2 à 3000 mètres, large de 150 à 200 kilomètres au delà de laquelle commence la plaine du Nil. Les Anglais venus de cette direction avec deux divisions avaient repris Kassala (pris par les Italiens en juillet 1940), enlevé Agordat et Barenton et s'étaient arrêtés devant Keren, ville fortifiée au milieu de montagnes très escarpées et clef de la route d'Asmara et Massaouah. Les Italiens avaient évacué la population civile et amené quantité de troupes et de matériel (3.500 hommes environ). Notre brigade venant du Nord devait appuyer l'attaque des deux divisions venant du Sud-Ouest. Mais pour aller à Keren il n'y a qu'une route, qui passe par Kub-Kub (Anaghit sur la carte au 1/500.000).

Les quelques éléments motorisés qui nous précédaient furent arrêtés par des champs de mines qui barraient un défilé solidement défendu par un bataillon et 4 pièces d'artillerie de petit calibre.

Le 20 au matin, 2 compagnies dont la mienne partirent à deux heures pour aller occuper une crête face à la position ennemie à quelques kilomètres de notre base. Ma compagnie n'eut pas un coup de fusil à tirer. Elle fut alors renvoyée à l'arrière, rejoignit la base à 11 heures et repartit à midi pour contourner par la montagne les Italiens qui nous attendaient dans le défilé. Ce fut une marche très dure en dehors de tout

sentier par des ravins escarpés dans une région très accidentée allant de 600 à 1100 mètres.

Après quelques heures de repos dans la nuit nous repartîmes et vers 7 heures du matin un petit poste italien donnait l'alerte. La carte du pays est si fautive que nous ignorions complètement où nous étions et où était l'eau. Et les bidons emportés la veille à midi étaient la plupart vides.

Les Italiens que nous prenions complètement à revers étaient très étonnés et debout sur les crêtes observaient, cherchant à savoir à quelle force ils avaient affaire. Lorsqu'ils furent convaincus qu'il y avait plus qu'une patrouille, le combat commença. Ils retournèrent leur pièce d'artillerie et commencèrent à tirer à vue directe à 2.000 mètres. La surprise que leur causa notre arrivée nous permit de parvenir sans difficultés à 800 mètres d'où notre tir les obligea à abandonner les pièces qui nous étaient en pleine vue.

Vers 11 heures toutefois nous n'avancions plus, des isolés disséminés dans les rochers nous gênaient beaucoup et nous causaient des pertes. Il faisait chaud, nous avions soif. Le chef de détachement décida de changer de direction et je pris l'avant-garde. Mais, trop rapide, je semais une partie de ma compagnie. Nous errions à l'aventure au milieu d'un chaos de rochers dont les plus élevés étaient occupés par de petits postes. J'évitai de me laisser accrocher. La fatigue et la soif devenaient très pénibles. Je fis une prière pour sortir de là et à 1 heure je tombai sur un oued où de l'eau coulait. Nous nous précipitâmes dessus sans entendre les quelques balles qui sifflaient au-dessus de nous.

Après avoir bien bu, je décidai d'occuper un petit rocher proche de la source en attendant les autres que je pensais ne pas devoir tarder. Ne les voyant pas venir je pensais qu'ils étaient allés plus loin et croyant entendre nos armes, je me portai avec mes hommes au pied d'un rocher fortement

occupé par l'ennemi. Il fallut nous replier sous un feu très violent et je perdis là plusieurs tués.

Je réoccupai alors le rocher proche de la source où vers la fin de la nuit les autres unités qu'un lieutenant était parti chercher nous rejoignaient enfin.

Le 22 au matin, les éléments restés à la base attaquaient de face la position que nous avions prise à revers. L'ennemi pris entre deux feux lâcha la place. Le détachement d'askaris s'enfuit dans les montagnes et un grand nombre nous resta entre les mains.

Nous trouvâmes à Kub-Kub d'importants dépôts de vivres, d'effets et de munitions.

On détermina rapidement la route et les éléments motorisés de la brigade avancèrent sans coup férir de 70 kilomètres pour s'arrêter à un nouveau barrage à quelque 16 kilomètres au nord de Keren.

C'est là que nous sommes actuellement, fort tranquilles, en attendant de nouvelles opérations.

Pour tous les tirailleurs et presque tous les Européens ce combat fut le baptême du feu, aussi y eut-il maintes fautes que n'auraient pas commises des « baroudeurs » plus expérimentés. Dans l'ensemble l'entrain fut excellent en dépit d'une grande fatigue, de la chaleur et de la soif.

J'ai fait des remarques assez intéressantes sur la peur. L'adversaire contre qui l'on se bat en plein jour n'est pas effrayant. Celui qu'on ne voit pas est inquiétant. Je préfère subir un feu violent dont je vois les auteurs que d'entendre sur ma droite ou ma gauche des coups de feu dont je ne peux préciser l'origine. L'artillerie est ennuyeuse, mais je crois qu'on doit s'y habituer. Enfin on est beaucoup plus tranquille dans le feu de l'action qu'au dehors, par exemple au cours d'une patrouille de nuit où l'on risque cependant beaucoup moins.

Nous sommes très fiers de ce petit succès. C'est une bonne

mise en train pour les combats plus durs qui nous attendent ailleurs.

Mais surtout nous avons la joie d'avoir fait quelque chose. Si peu important que soit ce combat, cependant c'est le premier qui ait été livré par un bataillon français depuis la honteuse capitulation de juin dernier.

Haut les cœurs !

Je vous embrasse bien fort.

LIVRES DE GUERRE

(RÉCITS DE COMBATTANTS).

En attendant que les historiens, disposant des documents et des témoignages nécessaires, puissent nous faire un jour l'exposé complet de la campagne de France en 1940, quelques livres et de nombreux articles nous ont déjà renseignés sur les différentes phases de ces opérations militaires et leur développement stratégique. Nous pouvons ainsi nous faire une idée schématique de ces vastes mouvements de troupes, qui constituent le flux et le reflux des armées.

D'autres ouvrages, écrits par des combattants, illustrent de leurs multiples récits les commentaires trop dépouillés des chroniqueurs militaires. Et s'ils nous font mieux participer au drame de cette guerre, c'est qu'ils nous mettent en contact direct avec la réalité et restituent ainsi la vie aux représentations trop sommaires, parfois trop abstraites, que nous nous faisons de cette succession de grandes batailles.

*
* *

Voici d'abord le livre d'un officier d'infanterie, M. Georges Gaudy, qui lie la gerbe de ses souvenirs tragiques, sous le titre désabusé de *Combats sans gloire* (1)

(1) Ed. Lardanchet, Lyon.

et nous raconte les terribles journées qu'il a vécues du 10 mai au 24 juin 1940.

L'auteur de ce livre, qui a fait la guerre précédente et s'est battu à Verdun et au Chemin-des-Dames, eût pu se contenter d'accomplir son devoir très loin à l'arrière, mais il obtint, à sa demande, de passer dans un régiment d'active et de reprendre le commandement d'une compagnie de fantassins. Et c'est l'histoire de cette unité, qui nous est contée, dans le tourbillon de la gigantesque bataille.

Après des marches et des contre-marches, au huitième jour de l'offensive, la compagnie s'installe dans une région marécageuse à la jonction de la Somme avec le canal du même nom. Le capitaine Gaudy organise immédiatement ses positions, stimule ses hommes qui sont encore des novices en l'art de la guerre, fait d'inévitables comparaisons avec ses anciens compagnons d'armes de 1914, car il ne conçoit la campagne actuelle qu'à l'image de la précédente. Et tout en souffrant de l'insuffisance des moyens mis à sa disposition et en s'étonnant de ne voir passer dans le ciel que les avions de l'adversaire, il ne se doute pas encore de l'effroyable disproportion qui existe entre les armements et le matériel des deux armées opposées.

Le 7 juin, avant même d'avoir reçu le choc de l'ennemi, il faut quitter la position ingénieusement fortifiée et se retirer, sans savoir au juste pour quelle raison. Il faut marcher la nuit et se battre le jour. Chaque fois que l'espoir d'un revirement offensif ranime le moral des soldats, l'ordre de se replier les remet en présence des dures réalités. Et, d'étape en étape, ces hommes fourbus sur qui tombe la plus sombre des fatalités, franchissent tour à tour, l'Oise, l'Aisne, la Marne, la Seine, la Loire, le Cher, tandis qu'à leur tête, leur chef, type du soldat sans peur et sans reproche, relève les cœurs défaillants et fait passer en eux son indomptable énergie.

Son récit, vivant, entraînant, sans apprêt, a toutes les

qualités du guerrier qui l'a écrit, sans aucune prétention littéraire.

*
* * *

Un autre aspect de l'immense conflit, l'un des moins connus de cette campagne si imprévue dans ses développements, nous est révélé par un livre qui a pour titre, *En auto-mitrailleuse, à travers les batailles de mai* (1). Et cette auto-mitrailleuse de découverte en usage dans l'armée française, n'avait rien de comparable à un char d'assaut. C'était un engin blindé, pesant sept tonnes, qui au lieu de chenilles, était pourvu de quatre roues motrices, ce qui ne lui permettait pas de s'engager sur tous les terrains. En revanche, il pouvait rouler sur une route, à la vitesse de 80 kilomètres à l'heure. Sa tourelle pivotante était armée d'une mitrailleuse et d'un canon anti-char de 25 mm., montée par quatre hommes, un chef de voiture, un tireur, un conducteur avant et un conducteur arrière, cet engin étant moins destiné à l'attaque qu'à la reconnaissance.

L'auteur de ce récit, le sergent Guy de Chézal, est chef d'une voiture faisant partie d'un groupe de reconnaissance, attaché à un corps d'infanterie. Le 10 mai, son auto-mitrailleuse, stationnée dans le nord, partira en trombe à travers la Belgique. Le 11 mai, elle franchira la frontière hollandaise et se trouvera en Zélande. Pour quelques heures seulement. Depuis lors, ce groupe d'autos, qui ira sans cesse en s'amenuisant, accomplira la plus étrange et la plus dangereuse randonnée qui soit, à travers les Flandres, l'Aisne, la Picardie et l'Artois.

Disposant d'une autonomie indispensable à sa mission d'exploration, la voiture blindée du sergent de Chézal sera bientôt abandonnée à l'initiative et au savoir-faire

(1) Ed. Plon, Paris.

de son chef et de ses occupants. Séparée définitivement de sa division, rattachée à un autre groupement, puis livrée à elle-même, elle parcourra des centaines de kilomètres, des Ardennes jusqu'à la Manche, de l'est à l'ouest, du nord au sud et du sud au nord, se faufilant à travers les colonnes en marche le long des chemins vicinaux.

Et, se dissimulant, quand passera le torrent des chars ennemis, elle échappera miraculeusement aux bombardements des avions et à la menace des tanks, pendant quinze jours de course folle.

Avec ces quatre hommes, étouffant sous leurs blindages, on participe à leurs émotions et à leur vive tension d'esprit, quand, sur l'Oise, ils empêchent l'ennemi de faire sauter un pont, durant plusieurs heures, quand, se trouvant soudain en présence de chars allemands de quatre-vingts tonnes, ils s'aperçoivent avec stupeur que les obus de leur petit canon ont à peine l'effet d'une égratignure sur les tôles des mastodontes. Et surtout, on partage leurs angoisses, quand, tapis dans l'ombre et consternés, ils assistent au défilé d'interminables colonnes motorisées de la Reichswehr, fonçant vers la mer, entre Amiens et Arras.

Après avoir dû détruire son auto-mitrailleuse sur le point de tomber aux mains de l'adversaire, le sergent de Chézal put réussir à traverser les lignes ennemies et avant de repartir avec une nouvelle formation, au cours de quelques jours de repos, il a conté ses aventures à sa famille, le plus simplement du monde. Une sténographe a pris au vol son récit et un ami y a apporté les quelques retouches nécessaires. L'auteur était déjà reparti vers son nouveau destin sans avoir pu lire son manuscrit. Et si cette narration, qui n'est point le fait d'un écrivain de métier, nous émeut tant, c'est qu'elle a l'accent inimitable d'une aventure vécue et la spontanéité d'un vivant témoignage sur une guerre, dont nous avons parfois de la peine à nous faire une juste image.

*
* *

Enfin, les combattants sur mer sont évoqués dans les pages parfois trop techniques que M. Pierre Varillon a consacrées à la marine de guerre et qu'il a intitulées : *Veille au large avec nos marins* (1). Il a accompagné les aviateurs qui s'en allaient surveiller le large ; il a partagé les risques, la vie obscure et pénible des dragueurs de mines ; il a navigué à bord d'un sous-marin et a couru la mer sur le fameux torpilleur *Sirocco*, disparu devant Dunkerque, le 31 mai 1940. Toutes ces équipées dangereuses lui ont permis de rendre un bel hommage à ceux qui furent dignes de leurs prédécesseurs et qui ajoutèrent à la gloire de la marine française.

Jean DUPERTUIS.

(1) Ed. Lardanchet, Lyon.

PROMENADE PROUSTIENNE.

M. Guichard s'intitule modestement « guide » d'une promenade à travers l'œuvre de Marcel Proust.

Un guide est plus souvent une cause d'ennui qu'une cause d'agrément. Que de fois, à l'entrée d'un monument ou d'un musée, on essaie d'esquiver l'importun. Mais aussi, quelle surprise d'en rencontrer parfois un qui sache vraiment vous initier avec ferveur et avec science aux beautés artistiques qu'il présente.

Je me souviens d'une église, réputée très belle, et que nous nous apprêtions à visiter avec recueillement. Elle était située au fond d'un jardin feuillu dont les grands arbres semblaient la protéger d'un voile de mystère. Quelle ne fut pas notre déception de nous voir abordés, dès l'entrée par un guide difficile à esquiver. Mais bientôt, nous découvrons avec joie que nous étions initiés aux ravissantes beautés de cette église par le connaisseur le plus délicat et le plus érudit, par un dilettante qui consacrait sa vie à l'amour et à l'étude de cette œuvre d'art. De cette église toute décorée de mosaïques, il nous découvrit le sens allégorique et mystérieux et les saints, vêtus d'or et de couleurs somptueuses, s'animèrent pour nous, à sa voix, de leur vie héroïque et légendaire.

C'est ainsi que, grâce au don d'évocation de M. Guichard les personnages de Marcel Proust nous ont dévoilé quelques-uns des secrets de leur existence complexe et tourmentée.

Et nous avons mieux compris la grâce pathétique des uns, la faiblesse touchante ou la force élémentaire des autres.

Un ouvrage de critique nous rebute souvent par le ton doctrinal, l'assurance de l'auteur qui prétend nous imposer son point de vue. Dans le livre de M. Guichard, rien de pareil : il signale à notre attention les traits caractéristiques de Marcel Proust, sa façon d'envisager les êtres par rapport à l'amitié, à l'amour, à l'art, à la souffrance, et, pour illustrer sa promenade anthologique, il nous cite des passages de l'œuvre de Proust. Le choix de ces citations est en lui-même une réussite extraordinaire, car M. Guichard a su tirer d'un ouvrage admirable, mais énorme et touffu, son essence la plus pure : délicatesse exquise des sentiments et magie ondoyante du style.

Ces textes sont choisis dans l'œuvre de Proust comme des pierres précieuses, triées d'une importante collection, et serties par un bijoutier dans une de ces montures modernes dont la simplicité de ligne et le fini du travail servent à concentrer l'attention sur l'éclat de la pierre et ne la distraient point du feu central par les enjolivures des montures d'autrefois.

Nous savons gré aussi à M. Guichard de nous épargner les détails biographiques surabondants dont certains critiques se plaisent à émailler leurs ouvrages et plus particulièrement les détails susceptibles d'éveiller une curiosité plus ou moins malsaine. Si un être humain a su, par une œuvre d'art, s'imposer à la postérité, c'est parce que cette œuvre a été le prix de souffrances et de sacrifices qui ont brûlé à vif sa sensibilité et ont épuré les scories et les déchets de sa pauvre nature humaine et passionnée. Une œuvre d'art, digne de ce nom, doit briller d'une clarté pure comme ces vitraux d'église aux coloris profonds dont l'incandescente matière a passé au feu et scintille à jamais à nos regards émerveillés.

C'est justement à cette dignité de l'œuvre d'art que Marcel

Proust a consacré toute sa vie. Cette vérité, que nous avons peut-être pressentie, mais qui nous paraissait parfois perdue, diluée dans quelque préciosité, quelque recherche outrée de style, M. Guichard en fait le thème essentiel de son livre. Il nous montre un Marcel Proust qui, malgré sa vie mondaine du début ou ses pusillanimités de malade, sacrifie « tous ses devoirs et jusqu'à sa propre vie » au souci de reproduire dans son œuvre « pour en assurer une vision durable et claire », les réalités perçues par son inspiration.

Et M. Guichard, en guide délicat, nous réserve pour la fin une des pages les plus significatives de Proust sur ce sujet qui lui tient à cœur, l'immortalité de l'œuvre d'art. Cette page pathétique décrit la mort d'un écrivain : sa dernière joie est la contemplation d'un tableau dont une seule des parties, « le petit pan de mur jaune » représente une beauté si parfaite « qu'elle se suffirait à elle-même », et la dernière pensée du mourant, malgré de terribles souffrances physiques, c'est le regret de n'avoir pas atteint lui-même cette perfection.

Nelly Vaucher ZANANIRI.

Aux éditions de la R. D. C.

LA PAIX DU SOIR

ROMAN

PAR

GEORGES DUMANI



LA PREMIÈRE ÉDITION DE CET OUVRAGE
A ÉTÉ ÉPUISEE EN DEUX SEMAINES



POUR SATISFAIRE LES TRÈS NOMBREUSES
DEMANDES QUE NOUS AVONS REÇUES DEPUIS,
VOICI ENFIN LA

SECONDE ÉDITION



EN VENTE PARTOUT

DERNIERS OUVRAGES PARUS

Aux éditions de la REVUE DU CAIRE

DR ÉTIENNE DRIOTON

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN



PIERRE JOUGUET

MEMBRE DE L'INSTITUT

Révolution dans la défaite



GASTON WIET

POSITIONS

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

D'ÉGYPTE, DE PALESTINE ET DE SYRIE

Compagnie Centrale d'Éclairage

par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{IE}

LE CAIRE < > ALEXANDRIE

Force Motrice Électrique
Tarifs Réduits pour Industries

Vente à tempérament et location
de chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres

GAZ ET ÉLECTRICITÉ

Cokes calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et déshydraté
Huiles minérales dérivées
du goudron - Naphtaline

TOURISTES...

HOMMES D'AFFAIRES...

Lors de vos séjours en Syrie et au Liban,
portez votre choix sur les cigarettes :

JOCKEY CLUB

EXTRA EXTRA

YÉNIDJÉ

PREMIÈRE

COMPOSÉES DE TABAC D'ORIENT
DES MEILLEURS CRUS

RÉGIE LIBANO-SYRIENNE
DES TABACS ET TOMBACS

Éditions de la REVUE DU CAIRE

Marie CAVADIA :

Printemps...

TEWFIK EL HAKIM :

Journal d'un Substitut de Campagne

La Caverne des Songes

Gaston WIET :

Le Sultan Baibars

Positions

Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte,
préfacés et annotés par Gaston WIET.

TAHA HUSSEIN :

Le Livre des Jours

J. ASCAR-NAHAS :

Les Réflexions d'Ebn Goha

Georges DUMANI :

La Paix du soir

Vues sur la guerre

Pierre JOUGUET :

L'Athènes de Périclès et les Destinées de la Grèce
Révolution dans la défaite

Marguerite BOLANACHI :

Atmosphère

Géraud JOUVE :

Mon séjour chez les Nazis

Étienne DRIOTON :

Le théâtre égyptien

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.